



LE CULTE DE GÖETHE EN ALLEMAGNE

*Doch ahnt ihr nicht, dass Er, der Staub geworden,
Seit solcher Frist noch viel für euch verschliesst,
Und dass an Ihm, dem Strahlenden, schon viel
Verblichen ist, was ihr noch ewig nennt.*

STEFAN GEORGE.

Göethe est une religion allemande. On l'a bien vu lorsque se répandit la nouvelle, en 1923, que la maison natale de Göethe à Francfort menaçait de s'effondrer. Il y eut un moment d'angoisse, presque de stupeur. Allait-on laisser tomber en ruines un des sanctuaires les plus vénérés? Malgré les ravages causés par l'inflation, l'Allemagne tout entière s'associa à cette œuvre de pieuse restauration. On organisa une « Semaine » consacrée à Göethe — la *Göethe-Woche* — dont les solennités furent inaugurées à Francfort par le Prince des Poètes allemands, Gerhart Hauptmann, assisté du Reichspräsident d'alors, le « père » Ebert. Et peut-être n'a-t-on pas oublié certain incident diplomatique qui fit quelque bruit dans la presse d'outre-Rhin, quelques années plus tard, lorsqu'il fut une première fois question de remplacer notre ambassadeur à Berlin. Un nom avait été mis en avant — celui d'un diplomate de brillante carrière, en même temps poète illustre. La combinaison fit long feu, le gouvernement allemand n'ayant pu se résoudre, disait-on, à agréer le « favori » français

à qui on reprochait de s'être exprimé en termes injurieux sur le compte des Allemands en général, de Goethe en particulier. Toucher à Goethe, c'est toucher à ce qu'il y a de plus sacré pour un Allemand; c'est blesser l'amour-propre national dans ses susceptibilités les plus ombrageuses, dans la fierté de sa culture; c'est commettre le péché contre l'Esprit, pour lequel il n'y a point de rémission. « En fin de compte, nous sommes toujours le *Peuple de Goethe* », a dit Thomas Mann, quand il vint nous rendre visite à Paris en 1926.

Comment cette religion littéraire est-elle née? Quelles en ont été les vicissitudes jusqu'à nos jours? Comme toutes les religions, elle a eu ses premiers croyants, ses prosélytes, des évangélistes, ses lieux saints, ses reliques. Un premier chapitre pourrait ainsi s'intituler : « Weimar ». Puis ce fut la canonisation bruyante. Le Grand Homme a été promu Idole nationale. Le culte d'une élite cosmopolite et dispersée a été remplacé par une religion d'Etat, solidement encadrée. Cette religion a eu ses théologiens, ses dogmes, ses exégètes, vaste confrérie de spécialistes en goéthéisme. Elle a eu ses archives, ses Annales, ses congrès, ses anniversaires et ses fêtes périodiques. L'Allemagne unanime, à dater de ce jour, s'est admirée dans « son » poète et ce fut une idolâtrie sans précédent. Cependant cette religion d'Etat à son tour a suscité des indépendants, des non-conformistes, des renégats. Surtout elle a suscité un grand Réformateur, le « briseur d'idoles » Frédéric Nietzsche, lequel s'avisa de dénoncer les œuvres mortes et les mensonges officiels de cette idolâtrie pédantesque et servile, de chasser du Temple la plèbe des parasites arrogants et d'instaurer un nouveau culte, plus personnel, plus véridique, réservé à une élite. Derrière le masque figé de l'Olympien, il découvrit le visage vivant de l'Homme, et Goethe parut plus beau encore. Enfin on peut se demander si aujourd'hui, dans le désarroi de toutes les traditions civilisatrices en Allemagne,

le culte de Goethe ne risque pas d'être entraîné à son tour dans la tourmente; en particulier si, pour la jeunesse allemande, il représente encore autre chose qu'une fable convenue ou un souvenir historique, et s'il subsiste quelque espoir là-bas d'une postérité authentiquement goethéenne.

Raconter cette histoire, ce serait refaire l'histoire de l'esprit allemand pendant plus d'un siècle. Nous ne pouvons que marquer quelques sommets culminants, en les reliant par un tracé forcément schématique.

§

Première constatation, déjà très significative. Par ses origines lointaines ce culte se rattache à cette période où le poète, après son retour d'Italie, se sentait devenu presque un étranger, un « revenant » dans son propre pays. « A vous, je puis l'avouer, confiait-il au chancelier Müller. Depuis le jour où la chaise de poste m'a ramené par-dessus le *Ponte molle*, je n'ai plus connu un seul jour heureux. » Pendant ces années d'abandon, une amitié nouvelle cependant vint s'offrir à lui inopinément : celle de Schiller. Avec quelle géniale pénétration et avec quel tact exquis ce compagnon de route inattendu, dans l'inoubliable lettre qui allait sceller leur alliance, s'ingéniait à lire dans l'âme de son nouvel ami et à le consoler de la disgrâce qui l'avait fait naître à une époque si maussade, dans un entourage si peu conforme à son génie. « Si vous étiez né en Grèce, lui disait-il, ou simplement sous le ciel d'Italie, si les images d'une nature plus choisie et si les visions radieuses d'un art plus noble avaient entouré votre berceau, votre chemin eût été singulièrement abrégé ou facilité, et peut-être même eussiez-vous été entièrement dispensé d'une quête si ardue. »

On a épilogué à perte de vue sur les profits et pertes qu'a valus ce pacte d'association à chacun des deux par-

tenaires. Nietzsche s'est irrité de voir constamment accolées, par l'artifice d'une simple particule, ces deux grandeurs, si disparates et si inégales : « Goethe et Schiller ». Il n'en est pas moins vrai que pendant cette décade sur laquelle s'étend leur correspondance et où ils ont cheminé côte à côte, les deux poètes ont formulé le canon d'un classicisme nouveau qui, en s'imposant, imposera du même coup leurs gloires jumelées. L'image des deux « Dioscures », fraternellement unis par le sculpteur sur un socle commun, a immortalisé aux yeux de la postérité la « légende héroïque » du classicisme allemand. Et peut-être, sans l'appoint du Verbe généreux de Schiller et de sa résonance plus populaire, le culte même de Goethe n'eût-il jamais réussi à pénétrer jusque dans l'âme des foules.

Cependant dès les premiers temps une chapelle dissidente tenta de se constituer. Dans l'entourage des frères Schlegel, à Iéna, il était de bon ton d'encenser Goethe; mais c'était pour mieux décrier Schiller. Car ce dernier exerçait une sorte de dictature sur les grandes revues littéraires d'où il écartait systématiquement les débutants qui ne se pliaient pas à ses allures autoritaires. En plus, il était l'auteur à la mode, de qui les triomphes au théâtre portaient ombrage à cette jeunesse littéraire, en quête d'une formule d'art nouvelle, moins oratoire, plus intime, plus mystérieuse, plus musicale. Goethe n'avait-il pas pressenti cette nouvelle âme romantique? Son dernier roman, les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*, n'apportait-il pas la plus délicate confession du jeune Allemand d'alors, en même temps que le moule littéraire parfait, prédestiné à recueillir cette âme encore en quête d'elle-même? « Celui qui saurait pertinemment caractériser le *Wilhelm Meister* de Goethe, — ainsi vaticinait Frédéric Schlegel dans le Moniteur officiel de la nouvelle école, — aurait du même coup énoncé ce qui est à l'ordre du jour de la littérature. Après cet exploit

critique il n'aurait plus qu'à déposer sa plume. » Flat-teries insidieuses dont Goethe se garda bien d'être dupe ! Il lui déplaisait d'être louangé aux dépens de son ami et associé Schiller. Il ne lui agréait pas de se laisser entraîner dans ces polémiques de jeunes et il était agacé par le ton dictatorial de cette coterie de débutants qui, péremptoirement, disposait de l'immortalité. Au reste, un sûr instinct l'avertissait que tôt ou tard il aurait maille à partir avec la gent romantique. A l'heure même où Frédéric Schlegel proclamait *Wilhelm Meister* un des trois grands événements du siècle, avec la Révolution française et la philosophie de Fichte, son ami et collaborateur Novalis notait dans ses papiers secrets : « *Wilhelm Meister* est un « *Candide* » dirigé contre la poésie. Ce livre manque de poésie au suprême degré. L'élément romantique y est sacrifié et le merveilleux est expressément traité de fantasmagorie ou de démence. L'athéisme poétique, voilà l'esprit que ce livre respire. »

Après cette courte diversion « romantique », bientôt suivie de la mort de Schiller, Goethe allait de nouveau se trouver plus isolé que jamais. M. Emil Ludwig a évoqué dans des pages poignantes la solitude du patriarche vieillissant, solitude que n'arrivent à masquer ni l'infatigable activité d'une curiosité qui se porte sur des domaines de plus en plus variés, ni l'affluence des visiteurs, venus des quatre coins du monde et qui assiègent quotidiennement sa porte, ni les hommages de ses admirateurs, surtout de ses admiratrices, dont quelques-unes lui rendent un culte « à la Bettina », hyperbolique, indiscret, envahissant, inspiré de motifs beaucoup trop personnels, et contre lequel il lui faut se défendre parfois brutalement. Goethe s'entoure d'un rempart ; il se claustré dans son Musée, avec ses collections, ses moulages, ses cartons, ses appareils d'optique. Il devient le grand Réticent qui ne livre sa pensée qu'à quelques in-

times, et encore avec quelle diplomatie calculée! Surtout il se couvre d'un masque — ce fameux masque d'Olympien qu'il s'est composé pour tenir à distance les contacts « humains, trop humains » de ceux qui ont besoin de « toucher » le dieu pour pouvoir croire à sa présence. A coup sûr il est un Prince de l'Esprit. Qu'ils le veuillent ou non, tous sont obligés de reconnaître cette royauté qui s'impose. Rien de plus amusant, dans son pédantisme naïf, que cette requête rédigée dans le style de chancellerie où il excelle, en termes protocolaires et quasi administratifs, par où le poète-ministre sollicite du grand-duc de Weimar des frais de représentation et une sorte de liste civile, invoquant les charges d'une correspondance mondiale dont l'éclat rejaillit indirectement sur Weimar, « ce qui m'autorise, conclut-il, à me considérer comme une sorte de personnalité publique ».

Il n'en tire d'ailleurs aucune vanité. Qu'il l'ait voulu ou non, sa vie a été une pyramide qui n'a cessé de s'élever. Il y a là un fait de croissance irrésistible, la loi profonde de sa nature, de ce prodigieux instinct organisateur qui par lui s'est réalisé. Il en parle presque avec humilité, tout au moins déjà avec le détachement de l'historien. « Que suis-je moi-même? Qu'ai-je fait? J'ai recueilli, utilisé tout ce que j'ai entendu, observé. Mes œuvres sont nourries par des milliers d'individus divers, des ignorants et des sages, des gens d'esprit et des sots. L'enfance, l'âge mûr, la vieillesse, tous sont venus m'offrir leurs pensées, leurs facultés, leurs manières d'être; j'ai recueilli souvent la moisson que d'autres avaient semée. *Mon œuvre est celle d'un être collectif et elle porte le nom de Goethe.* »

Reconnaissons dans ces paroles, rapportées par Soret, la pensée dominante qui soutient Goethe vieillissant, qui donne à sa vie et à son œuvre son dernier style. Plus il sent se ralentir sa force créatrice et plus il songe à transmettre cet héritage aux générations nouvelles —

non pas simplement son héritage littéraire (il parle de ses œuvres avec un certain détachement, il dit : « *meine Sachen* », mon bagage, mes babioles, ou même : « *meine Possen* », mes balivernes), — mais l'effort total de sa vie, ce capital de sagesse qu'il a emmagasiné, et aussi le souvenir d'une personnalité exemplaire. Il ne rêve plus. Il ne cherche plus en gémissant. Les mains rejetées derrière le dos, *il dicte*. Il n'institue son propre historiographe, du moins pour la partie de sa vie — l'enfance et la jeunesse — dont les derniers témoins commencent à disparaître, et il donne au monde cette monumentale Autobiographie qui pendant un siècle dictera aux historiens de la littérature leurs jugements sur les hommes et les événements. Mais pour les années plus voisines, il lui manque le recul de l'historien. Il lui faut donc des Témoins prêts à recueillir le testament de sa vie. Ce seront les Évangélistes du culte goethéen.

Parmi eux, trois ont été tout particulièrement attachés à sa personne, ses confidents de tous les jours. Ils ont rédigé les écrits canoniques et qu'on pourrait appeler « les trois Synoptiques » : Eckermann, Riemer, le chancelier Müller, — alors que les autres, le Genevois Soret, Falk, Bettina, nous apportent, ou des reportages accidentels, ou encore des évangiles plus ou moins apocryphes.

Eckermann, c'est le *famulus* jalousement couvé, miracle de la pédagogie goethéenne, de qui la docilité a quelque chose à la fois de touchant et de légèrement ridicule. Le Goethe qu'il nous présente est invariablement le Goethe des grands jours, majestueux, solennel, la taille droite et cambrée, sanglé dans une redingote ministérielle où brille l'éclat d'une décoration, le regard jeune sous un front de patriarche, le visage empreint d'une gravité et d'une sérénité qu'on dirait séraphique, plus encore qu'olympienne. Il fait par moments songer au Père éternel du *Prologue dans le Ciel*, se tournant

vers les phalanges célestes : « Vous cependant, *vrais* fils de la Divinité, récréiez-vous au spectacle de Sa beauté vivante ! »

Si l'on a pu appeler Eckermann « le phonographe de Goethe » — on serait presque tenté de dire : « Eckermann ou « la Voix de son Maître », — Riemer, lui, évoque l'image d'une machine à écrire, œuvrant infatigablement, ou encore, si l'on veut, d'un carthotèque. Il a été le greffier impeccable, remplissant consciencieusement les fonctions d'archiviste du sanctuaire et de grammairien attaché à la personne du Maître, soucieux de corriger des textes, de prendre des notes, occupé à recueillir des documents, à établir des dossiers aussi complets que possible, que consulteront toujours avec profit les apologètes futurs.

Mais le plus vivant des trois, sans contredit — parce qu'il ne se contente pas d'enregistrer des oracles, parce qu'il a le don d'exciter la verve de l'éternel Réticent, de provoquer sa contradiction, de susciter chez lui des explosions orageuses, de lui arracher ses aveux les plus humains, — c'est le chancelier Müller. C'est là qu'on fait connaissance avec le Goethe de tous les jours, avec ses manies et ses tics, ses humeurs et ses faiblesses, son goût méphistophélique du sarcasme et de la mystification. En même temps on devine le drame caché des dernières années, les tristesses de cet intérieur sans intimité, avec un fils dégénéré, une belle-fille, pécore prétentieuse, maîtresse de maison incapable, épouse et mère indifférente, entichée de ces jeunes Anglais, blonds et sportifs, qui par équipes se succèdent auprès d'elle, — et puis, faisant brusquement irruption dans le cabinet de travail du Maître, quelques petits-fils mal élevés, qui poussent à l'abandon. Comme Il est *seul* ! Quel contraste entre ce masque olympien où il se raidit et les misères d'un organisme secoué par des crises fréquentes, qui se défend contre la maladie, qui a à se défendre encore davantage

contre les médecins ! Et pourtant, chez ce vieillard, quel calme devant la mort dont l'image est écartée délibérément, parce qu'elle ne doit exercer aucun empire, aucune suggestion sur sa pensée « incorruptible jusque dans la mort » ! « Vous savez, dit-il un jour au chancelier, *un cercueil ne m'en impose pas.* » Qui dira les souffrances cachées et les victoires quotidiennes de ce dieu mortel ? Son état d'âme — il l'a défini par la bouche d'un de ses personnages, Jarno, dans son dernier *Wilhelm Meister* : « C'est, dit-il, *un état intermédiaire entre le désespoir et l'apothéose.* »

L'apothéose ? « Il arrive, — lisons-nous encore dans le second *Wilhelm Meister*, — qu'à un âge très avancé un homme devienne pour lui-même, et que les autres deviennent pour lui un objet de curiosité tellement historique qu'il ne puisse plus converser avec personne. » Ne dirait-on pas déjà un conciliabule de fantômes ? C'est là le sort de ces patriarches de génie, que le monde appelle des heureux, des victorieux, à mesure qu'ils avancent dans ces régions déjà lointaines où leur entourage ne peut plus les suivre : ils se déprennent d'eux-mêmes ; ils se déprennent du monde environnant ; et ce dépouillement revêt indifféremment l'aspect d'une apothéose ou d'une silencieuse évasion. La longévité d'un dieu, quel fardeau, à la longue intolérable, pour son entourage immédiat ! Qu'on en juge par les indiscretions d'un jeune écrivain du temps qui, deux ans après la mort de l'Olympien, a rendu visite à la maison de l'illustre défunt dans « Sa » ville, à Weimar.

La maison de Goethe n'avait pas encore ce caractère traditionnel qu'elle a revêtu depuis, et l'on rencontrait dans les recoins mille souvenirs vivants. Les deux fidèles compagnons, le bibliothécaire Riemer et Eckermann, étaient toujours de ce monde et ils avaient force anecdotes à vous débiter, se rapportant aux dernières années du Maître. Il est à remarquer que c'est dans le ménage Goethe qu'on

parlait le moins du défunt. Les jeunes personnes qui se trouvaient là faisaient manifestement plus de cas d'une blonde jeunesse sans auréole, que d'une idole octogénaire. Dans les autres cercles de Weimar il n'était pas non plus de bon ton d'aborder ce sujet. On avait pendant tant d'années joui de cette Présence illustre et on en était tellement saturé, on avait tant senti le poids de cette auguste gloire, avec tous les commentaires et les commérages qui s'y rattachaient, qu'on éprouvait à présent un soulagement à la pensée que le Dalai Lama était parti pour un autre monde et qu'on allait enfin pouvoir s'occuper d'autre chose! Un visiteur s'informait-il de l'illustre défunt avec quelque insistance, on lui répondait sèchement, et on le renvoyait aux deux chambellans, le vieux bibliothécaire Riemer et le vieil Eckermann, qui étaient les majordomes attitrés de l'appartement où Goethe avait travaillé et était mort. Suivant le rite consacré, ils vous conduisaient à travers les pièces, fort modestes. Riemer, flanqué de son sous-bibliothécaire, Kraüter, se faisait un devoir de vous raconter les derniers moments du moribond et il vous montrait le fauteuil où il s'était endormi en disant : « Plus de lumière! » A peine échappé à la tutelle de ces deux cicérons, on tombait sous les griffes du valet de chambre de Goethe, qui découpait, à l'intention des visiteurs, les vieilles robes de chambre du Grand Homme. Ma collection s'enrichit à cette occasion d'un lambeau d'étoffe pris dans une robe de chambre de couleur sable. Il y rejoignit un morceau de rideau qui avait été détaché du ciel de lit, dans la chambre de Voltaire à Ferney (1).

§

Si Weimar, « le nouveau Bethléem », a été le berceau de la religion naissante, il fallait que la semence fût disséminée au loin afin de pouvoir lever et fructifier. Les premiers prosélytes se sont recrutés parmi une élite fort composite, toute cosmopolite, de gens du monde, d'artistes, de lettrés, de diplomates, de savants de tous

(1) Cf. Alexander von Sternberg : *Erinnerungsblätter aus der Biedermeierzeit*, Potsdam, 1919, p. 75-76.

les pays d'Europe. En Allemagne, ce fut dans les villes d'eaux, à Teplitz, à Carlsbad, et principalement dans les salons juifs de Berlin, que s'établit entre ces éléments disparates une première prise de contact. On sait la place que tenait le culte de Goethe dans le salon de Rahel Levin, plus tard Mme Varnhagen von Ense, le premier salon cosmopolite, véritable « rendez-vous des nations ». Déjà, au début du siècle, dans sa fameuse « mansarde » de jeune fille, la Pythonisse du romantisme avait groupé une petite communauté d'initiés avant l'heure, où l'on n'était admis qu'après avoir reçu le baptême goethéen. Ce fut la « chambre haute » du goéthéisme. C'est là que l'Esprit saint est descendu en langues de feu sur les premiers croyants de la nouvelle Eglise.

Dans le reste de l'Allemagne, ce culte se heurtait encore à une indifférence totale, parfois même à une hostilité déclarée. Il se trouvait, en effet, pris sous les feux croisés de trois positions ennemies.

D'abord le clan, alors très puissant, des piétistes, des cagots. On sait les papelardes sermons que déjà Klopstock, l'auteur de la *Messiede*, s'était fait un pieux devoir d'administrer naguère au fringant précepteur du duc de Weimar, fraîchement débarqué à la petite cour, et qui, avec toute la pétulance de ses vingt-cinq ans, s'abandonnait aux tourbillons de la vie mondaine et joyeuse. Voici plus tard, à Weimar même, le prédicateur Herder, ami de jeunesse de Goethe, naguère son Mentor littéraire, qui affectait maintenant de se scandaliser de la vie privée du poète qu'il ne désignait plus, dans l'intimité, que sous le sobriquet de « Priape ». Des libellés paraissaient à tout instant, rédigés par quelque bon berger qui mettait ses brebis en garde contre « le grand Payen », contre cet épicurien débauché et ce panthéiste, ou plutôt ce naturaliste impie!

Aux anathèmes de la confrérie des cagots se joignaient les griefs des patriotes allemands. Ceux-ci ne pouvaient

pardonner au poète son admiration pour Napoléon et son refus de s'associer à l'enthousiasme belliqueux, lorsqu'avait sonné l'heure glorieuse de la libération. Le plus insolent parmi eux était un des coryphées de la jeune génération, un certain Menzel qui reçut le surnom bien gagné de « Mangeur de Français ». Ce folliculaire réunissait déjà en sa remuante personne les trois signes caractéristiques où se reconnaît désormais un teuto-mane bon teint : haine des Français, antisémitisme, mépris de Goethe. Il avait composé de bric et de broc un tableau de la littérature allemande, simple prétexte pour claiçonner son nationalisme agressif et régler son affaire à l'Olympien Goethe, auteur immoral et mauvais patriote.

Par un fâcheux concours de circonstances, des accusations non moins vives étaient portées contre le Maître de Weimar par le camp adverse, par cette autre « jeune Allemagne », aux idées libérales et avancées, dont le même Menzel un beau jour avait dénoncé aux gouvernements allemands l'immoralité, le manque de patriotisme et les coupables sympathies françaises. Aux yeux de cette avant-garde, Goethe représentait le poète courtisan, le poète-ministre de Weimar qui avait pris des mesures contre la *Burschenschaft* d'Iéna. Il était l'Olympien distant, de qui l'opportunisme prudent et le cœur sec se fermaient à toutes les nouveautés politiques, à toutes les grandes causes d'affranchissement humain pour lesquelles s'enthousiasmait la jeunesse d'alors. — L'éducateur et le premier tribun de cette génération avait été le juif Ludwig Börne. Enfant du ghetto de Francfort, il poursuivait d'une haine tenace, d'une haine de paria fiévreux, son concitoyen francfortois, Wolfgang Goethe, ce fils de patriciens, ce privilégié de la fortune, ami des puissants, favori des dieux, des princes et des femmes, pour qui la vie n'avait eu que des sourires. « Dès le premier éveil de ma sensibilité, disait-il, je l'ai haï; dès le premier

éveil de ma pensée, j'ai compris pourquoi. » C'était un duel à mort engagé entre le « Nazaréen », puritain et jacobin, et l'« Hellène » aristocrate. « Goethe, disait encore Bœrne, est le poète des heureux de ce monde; il n'est rien pour la multitude. Personne n'a pleuré sur sa tombe, parce que seuls les malheureux ont des larmes... Il appelait désordre, chaque fois que la puissance passait de la main des forts dans celle des faibles, ou de la mains des oppresseurs dans celle des opprimés... Il aurait voulu arrêter l'histoire, la river avec des clous. Il n'a pas réussi; mais du moins a-t-il réussi à retarder la marche de son temps, même après sa mort. Il faudra que son peuple enjambe son cadavre, s'il veut aller de l'avant, marcher vers la gloire et vers le bonheur. »

Invectives forcenées, où s'exprimait une haine aveugle. Sur un point pourtant elles touchaient juste. C'est lorsqu'elles dénonçaient ce splendide isolement, cet « isolement aristocratique » que plus tard Nietzsche et Stefan George admireront tant chez Goethe. « Il traite son public en autocrate, en monarque absolu », observait un autre contemporain. « Il ne s'établit jamais de liens de confiance entre sa Majesté et son peuple. » Goethe lui-même le sentait. Il savait que le culte qu'on lui rendait allait moins à sa personne qu'au masque olympien qu'il s'était composé. « Mon cher ami, dit-il un jour à son fidèle Eckermann, en le prenant à part, je vais vous confier un secret qui dès maintenant vous servira dans bien des occasions. Mes produits — *meine Sachen* — ne seront jamais populaires. Celui qui se met en tête le contraire fait fausse route. Ils ne sont pas composés pour la foule, mais pour une élite d'hommes qui veulent et cherchent la même chose que moi et dont les aspirations côtoient les miennes. »

Et sans doute Goethe souffrait-il parfois de ce manque de popularité qui, pensait-il, serait éternellement son lot parmi ses compatriotes, du moins dès qu'ils sont

sincères. Ses plus purs chefs-d'œuvre, *Iphigénie* et *Tasso*, à peine si on les donnait une fois tous les trois ans, même à Weimar. Il ne se trouvait en Allemagne ni acteurs pour les jouer, ni public pour les goûter. La scène appartenait à Schiller, et plus encore, elle appartenait à Kotzebue. Il prenait alors à Goethe une envie folle de crier son mépris, de blesser au vif cette veulerie du public, de fouetter son inertie, de faire hurler son incurable inculture. « Je voudrais écrire une œuvre, confiait-il à Falk, — mais je crains d'être trop vieux pour cela — qui ferait enrager les Allemands, sans discontinuer, pendant cinquante ou cent ans, et attirerait sur moi leurs foudres et leurs malédictions. Je vous assure, cela me ferait grand plaisir. Mais il faudrait une maîtresse œuvre, pour réussir à secouer un peuple aussi inerte! »

Aussi regardait-il de plus en plus au delà des frontières de son pays, en particulier du côté de Paris, du côté de ces jeunes rédacteurs du *Globe*, dont quelques-uns faisaient le pèlerinage de Weimar pour venir saluer leur Maître dans le Maître allemand. Et de même qu'il se consolait des folies de son temps en lisant Molière, dont il avait fait son livre de chevet, de même il éprouvait un rajeunissement, comme une illumination de son être, chaque fois qu'il lui arrivait de prendre contact avec cette élite parisienne — la plus compréhensive qu'il y eût alors en Europe, — les Ampère, les Stapfer, les Emile Deschamps, les Gérard de Nerval, les Mérimée, les David d'Angers, les Delacroix. « Ampère, disait-il, a atteint un niveau de culture si éminent, que les préjugés, les partis pris et les jugements bornés de ses compatriotes sont pour lui choses du passé et qu'il est par son esprit plutôt un citoyen du monde qu'un habitant de Paris. D'ailleurs je vois venir le temps où ils seront des milliers en France à penser comme lui. »

Tout changea en Allemagne lorsque, vers le milieu du

siècle, les rêves d'unité nationale, éveillés par le Parlement de Francfort, furent repris, sur un autre plan, par la politique réaliste, économique et militaire, de la Prusse. Il se créa alors une nouvelle opinion publique, même en littérature. L'Allemagne voulut avoir, elle aussi, sa littérature « nationale », ses grands classiques, son siècle de Périclès, son Grand Siècle. C'était une question de prestige national. Il s'agissait donc de découper une période privilégiée, particulièrement glorieuse, de la sublimer, de la canoniser. — Tout naturellement ces aspirations cristallisèrent autour de la personne et de l'œuvre de Goethe. Son Autobiographie ne présentait-elle pas un modèle accompli d'histoire littéraire dont elle apportait, tout préparé, rédigé, un des chapitres les plus brillants? N'étaient-ce point là comme des Propylées, admirablement stylisées, qui annonçaient l'Acropole, couronnée de temples et de statues? Pareillement la correspondance échangée entre les inséparables « Dioscures », n'apportait-elle pas les normes sacrées, les formules intangibles — véritable « canon » de ce classicisme olympien, à l'époque de son inégalable perfection? Déjà les premières grandes histoires de la littérature allemande, celle de Koberstein, et celle de Gervinus, plus tard celle de Wilhelm Scherer, s'inspiraient de cet esprit nouveau. Elles apportent cette perspective désormais invariable: toutes les avenues de la littérature convergeant vers Weimar; Goethe, figure centrale et dominante, autour de laquelle tout s'étage et se groupe; la mort de Goethe, point terminal de l'âge d'or classique, après quoi commence la décadence, un âge d'argent ou de fer, où apparaîtront encore, de loin en loin, quelques pâles figures d'épigones. Quant à Goethe lui-même, il est plus que jamais l'Olympien surélevé au-dessus de toutes les contingences de l'histoire, de toutes les querelles, de toutes les discussions. La critique ici serait sacrilège, car tout en lui est parfait. Il est demi-dieu

depuis le berceau, prédestiné au classicisme dès les premiers vagissements. Tout ce qu'il a fait ne pouvait être fait autrement, et tout ce qui lui est arrivé ne pouvait arriver autrement, attendu que sa vie s'est déroulée en conformité avec un plan providentiel; elle est l'œuvre d'une Sagesse immanente qui, en Lui, a pris conscience, comme en une harmonie suprême.

Surtout — et c'est ce qu'il importe de souligner — il est le symbole *national* dans lequel tout Allemand doit s'admirer lui-même et puiser le sentiment le plus fier de sa culture. Lorsque fut fondée la *Goethe Gesellschaft* (Société des Etudes Goethéennes) à Weimar, le 21 juin 1888, après la mort du dernier héritier du poète, qui par testament léguait à l'Etat de Weimar la maison de Goethe, avec ses collections et ses archives, un « Appel » fut lancé par la presse dans le public, afin de lui inculquer la signification éminemment nationale de cet événement :

Avec la création de l'Empire — lisait-on dans cet Appel — les temps sont enfin venus où pourra s'affirmer une autre conception de l'unité nationale et politique, et où s'évanouiront tous les préjugés et les partis pris qui, au cours des décades précédentes, faisaient encore obstacle chez le public allemand à une compréhension et à une appréciation justes de la personne de Goethe. *Seul un puissant Empire national est en état d'estimer à sa juste valeur le plus grand de ses poètes.* Le maintien de la grandeur politique de notre peuple va de pair avec l'entretien de ses richesses idéelles.

C'est la pensée qu'exprimait, en somme, déjà dix années auparavant, dans un article intitulé *Goethe-Philologie*, celui qui allait être un des animateurs de ce culte et le directeur en chef des nouvelles études goethéennes en Allemagne, Wilhelm Scherer :

Nous ne pouvons empêcher que les temps changent; nous

ne pouvons faire que 1887 redevienne 1777. Et d'ailleurs nous ne le voudrions pas. Mais nous voulons veiller à ce que l'héritage du passé ne se perde pas, à mesure que nous acquérons des biens d'une autre nature. Ce travail de conservation littéraire doit cristalliser autour de l'étude de Goethe, comme autour de son centre. C'est à l'école de ces nouvelles études goethéennes que se formeront les maîtres qui auront la mission d'enseigner l'allemand dans nos écoles.

Ainsi s'annonçait une alliance entre les méthodes de la philologie classique et le nouveau culte national de Goethe. Cette alliance Scherer l'estimait doublement opportune. D'abord, il comptait sur elle pour ranimer ces études de l'antiquité, devenues bien languissantes, en leur infusant, tel un sang nouveau, une antiquité rajeunie par le classicisme goethéen. « Le jour où Goethe sera monté sur le trône, prophétisait-il, les Sages et les Poètes d'Athènes, à leur tour, ne tarderont pas à lui faire cortège. » Et puis la pratique des méthodes exactes de la philologie élèvera, pensait-il, les recherches d'histoire littéraire à la dignité d'une véritable science historique. Dès lors, les classiques modernes seront traités à la manière des textes anciens, rédigés dans une langue morte, où sont conservés les souvenirs d'une civilisation disparue. Un texte classique, par définition, n'est ni ancien, ni moderne; il est éternel, immuable, intemporel, élevé au-dessus de tous les problèmes actuels. Avant tout il s'agit de l'exhumer, de l'éditer dans son intégralité la plus absolue, et ce sera pour Goethe la fameuse « édition de Weimar » en 140 volumes, à laquelle s'est attelée, pendant un quart de siècle, une armée de collaborateurs. En même temps devra se constituer une exégèse nouvelle, la *Goethe-Forschung* ou la *Goethe-Philologie*, recrutée parmi des philologues spécialistes dont chacun se découpera, dans cet immense domaine, un secteur bien délimité qu'il exploitera, fouillera et triturerait d'outre en outre, apportant à ce déchiquètement d'un texte la

minutieuse myopie de l'insecte attaché à sa feuille.

Goethe deviendra ainsi la proie des philologues. Il sera le champ d'études privilégié où ils célébreront leurs plus beaux triomphes, la matière inépuisable sur laquelle s'exercera leur fameuse « acribie » — par où il faut entendre le goût et la recherche du détail poussée jusqu'à ses dernières limites. Et d'ailleurs tous les détails ne sont-ils pas également importants pour le savant? A coup sûr on ne négligera pas le détail biographique, car il sert, lui aussi, à commenter le texte. La curiosité du *Goethe-Forscher* ne recule pas devant les questions les plus épineuses, les plus scabreuses. Que d'encre a fait couler la fameuse question des relations de Goethe et de Mme de Stein! N'est-ce pas Anatole France qui disait un jour à son secrétaire : « Tant que je vivrai, cela s'appelle de l'indiscrétion; après ma mort ce sera de l'érudition. » Quelle pâture offriront à ces savants com-mérages, même les calendriers, les éphémérides, les *Tag-bücher* où Goethe notait au jour le jour les menus détails de sa vie! Quels merveilleux tableaux synchroniques pourront s'échafauder sur ces indices! Dans la moindre harde du Grand Homme, des nuées d'insectes critiques pourront se loger et proliférer dans l'ombre. Chaque visiteur, noté par Goethe, aura sa fiche signalétique. Peut-être même cet illustre inconnu fournira-t-il matière à quelque doctorale dissertation. On publiera les comptes de ménage, les comptes de blanchissage, jusqu'aux menus que Goethe rédigeait quotidiennement de sa plume. On discutera, en s'aidant des vieux plans de Francfort, sur l'emplacement de certain jeu de quilles dont le poète, dans son enfance, depuis sa chambre donnant sur les jardins, entendait les roulements lointains suivis de fracas. « Ai-je besoin de faire observer, — écrit non sans malice Wilhelm Scherer, l'instigateur plus ou moins responsable de ces savantes prouesses, — que nous n'attachons aucune importance immédiate à ces questions,

pour l'avancement des études goethéennes? Mais quoi! Pour le philologue de profession la poursuite de la vérité pour elle-même, la recherche du document authentique et original, devient *une façon de sport qui entretient sa belle humeur.* » Ne dirait-on pas la revanche narquoise du pédant Wagner, allègre et vif, promu « *Goethe-Forscher* », sur le rêveur Faust, relégué dans le pâle Royaume des Ombres élyséennes?

C'est alors qu'une voix éleva sa véhémence protestation — la voix de Nietzsche.

§

Spectacle pour le moins inattendu, que celui de cet helléniste, frais émoulu de son séminaire de philologie, professeur scandaleusement jeune de l'Université de Bâle, instituant le procès en règle de ces études classiques dont il était un des plus brillants produits et qu'il avait reçu charge de défendre. Au reste les méfaits et les malfaçons qu'il y découvrait, il en rendait responsable, au premier chef, la méthode pratiquée dans ces laboratoires du travail scientifique que s'enorgueillissaient d'être les Universités, véritables usines de la culture allemande. Une étrange confusion s'était établie là entre la littérature et la science, entre la culture et le savoir. Le résultat, c'était cette érudition livresque qui substituait ses compilations, informes et ennuyeuses, au commerce vivant et personnel avec la pensée des grands maîtres. Si encore ces matériaux, entassés le plus souvent sans goût et sans choix, servaient de matériaux de construction à quelque architecte de talent! Mais c'est ici que précisément la Goethe-Philologie apportait la démonstration d'une désespérante stérilité. Car elle avait beau accumuler les recherches de détail, il n'en sortait aucune sève neuve, aucune synthèse originale de quelque envergure, aucune vue d'ensemble. Wilhelm Scherer lui-même, en dressant le bilan de cette production intaris-

sable, était obligé de constater qu'à l'heure où il écrivait, on comptait tout juste trois études d'ensemble sur Goethe (encore deux d'entre elles étaient-elles dues à des plumes étrangères, à celle de l'Anglais Lewes et à celle du Français Mézières), alors que la nomenclature des études de détail, publiées en Allemagne, allait bientôt remplir 500 pages du répertoire bibliographique de Gœdecke!

Manifestement, l'appareil scientifique paralysait ou décourageait à l'avance tout effort de construction. Le travail discipliné des manœuvres organisés déversait son flot ininterrompu de papier imprimé dans les rayons des bibliothèques, mais d'œuvre originale et vivante, point de nouvelles!

Non moins suspect apparaissait au jeune iconoclaste ce classicisme sur commande, cet hellénisme à la Winkelmann, encore tamisé par le crible weimarien, c'est-à-dire moralisé, idéalisé, édulcoré. Nous a-t-on assez rebattu les oreilles de ces litanies sur la « sérénité grecque », « la beauté grecque », « l'harmonie grecque »! Sans doute les grands classiques allemands, devant la sourde hostilité de leur époque, s'étaient fait un refuge d'une certaine antiquité qu'ils avaient peuplée de leurs rêves idylliques. Mais ce pseudo-hellénisme, figé dans son style weimarien, il nous rappelle un peu l'histoire contée par Goethe à Eckermann, de cet Anglais, grand amateur d'oiseaux, qui s'avisa un jour de faire empailler les chanteurs de sa volière, parce qu'ils lui paraissaient plus beaux dans cet état — apaisés, immuables, stylisés! — C'est à de tout autres sources que Nietzsche, néophyte fervent du culte wagnérien, conviait alors ses contemporains à puiser une initiation nouvelle et plus directe, l'initiation aux mystères orgiaques de l'hellénisme primitif et du culte dionysien. « Je ne doute point, avouait-il, que Goethe eût répudié cette découverte et l'eût jugée incompatible avec l'âme grecque. Mais j'en conclus que Goethe n'avait pas compris les Grecs. Car ce n'est que dans les

mystères de l'état dionysien que se manifeste le fait initial de l'instinct hellénique, sa primitive « volonté de vivre ». »

Et si encore la réception de cet hellénisme postiche et de ce classicisme artificiel s'était faite de la manière que Goethe lui-même avait voulu qu'elle se fit, à la façon d'une victoire difficile sur la barbarie native — telle Iphigénie, reléguée dans le pays des Scythes barbares, cherchant du regard le rivage de la patrie lointaine — ou si elle avait stimulé chez les néophytes une généreuse émulation avec les modèles de l'antiquité ! Mais qu'espérer de cette Allemagne, peuple de parvenus arrogants, qui ne cherchait dans la culture de ses classiques qu'un prétexte à s'admirer elle-même, à afficher les plus insolentes prétentions à une soi-disant « culture » ? Le culte national de Goethe devenait ainsi un brevet que se décernait à lui-même le philistin allemand, « le philistin de la culture » fier de la puissance matérielle de son nouvel Empire.

Et pourquoi se le cacher ? Il y avait peut-être chez Goethe lui-même comme une secrète connivence qui se prêtait à un pareil malentendu. Voyez cet « Homme goethéen », et comparez-le à ce perpétuel révolté qu'est « l'Homme selon Rousseau », ou à cet ascète héroïque, clairvoyant et endolori, que s'efforce d'être « l'Homme selon Schopenhauer ». Le premier n'est-il pas une Force par trop uniformément accommodante, conservatrice, contemplative ? A tout le moins il ne porte pas en lui l'étoffe d'un créateur de valeur, la colère frémissante d'un briseur d'idoles, le regard visionnaire d'un prophète, d'un législateur de l'avenir. Si d'aventure il met la main à la pâte, s'il passe de la contemplation à l'acte, il est une chose dont on peut être assuré à l'avance, c'est qu'il ne « cassera » rien. Par contre, que se détende un seul instant le ressort intérieur qu'il appelle son inquiétude, que s'endorme sa curiosité universelle, que se re-

pose en quelque coin de la terre l'humeur éternellement nomade de ce grand vagabond qui s'appelle Faust, et le voici qui risque fort de se réveiller, un beau matin, dans la peau d'un vieux pédant ou d'un pantouflard sentimental.

Au fond de ces jugements, à bien des égards passionnés et injustes (et que d'ailleurs Nietzsche plus tard révisera de fond en comble), lisons l'obsession du grand événement qu'avait été pour le jeune helléniste sa rencontre avec Richard Wagner. Si le culte de Goethe lui paraît à ce moment falot et désuet, c'est qu'a sonné l'heure de la nouvelle religion wagnérienne. Bayreuth, astre nouveau, éclipsera Weimar, astre qui décline. Que le philistin satisfait s'admire donc encore en Goethe, une élite militante, elle, saura bien, l'épée d'une main, la truelle de l'autre, cimenter le Temple nouveau, berceau d'un culte, ou plutôt d'une culture dont on peut prédire qu'elle sera une culture « tragique », victorieuse des pessimismes les plus déchirants, et « dionysienne », régénérée par les extases héroïques et purifiantes de la musique. Mais Goethe, lui, représente le génie « apollinien » et épique, tourné vers le rêve et vers le souvenir. Même dans son théâtre, il recule régulièrement devant les solutions tragiques. Il est le dernier humaniste vieux style, une sorte d'Erasme *redivivus*. « C'est effrayant, constate Nietzsche, combien peu sont profondes dans l'âme allemande les attaches de cet humanisme venu de la Renaissance! »

Mais le jour vint pour Nietzsche où cette foi wagnérienne s'écroula. Une revision des valeurs alors s'imposa et il était inévitable que la figure de Goethe, un peu reléguée dans l'ombre, reprît à ses yeux une signification plus neuve et un éclat rehaussé. Son Goethe à lui, le seul qui comptera désormais, ce n'est pas le Goethe de jeunesse (Nietzsche a toujours ignoré de parti pris son lyrisme et il a, à diverses reprises, parodié son Faust); ce

ne sera même pas le Goethe classique de la maturité, avec son olympisme d'emprunt; ce sera avant tout le Goethe de vieillesse, exemplaire accompli d'humanité, d'une humanité très nouvelle, peut-être même d'une humanité de l'avenir, en tout cas le premier « Grand Européen » (« je donnerais des charretées entières de vos nouveautés pour deux années de la vieillesse de Goethe! »), c'est le Goethe de ces admirables *Conversations avec Eckermann* que Nietzsche appelait un des bréviaires de l'humanité, un livre mondial auquel il ne pouvait comparer que le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Ce Goethe-là n'a plus rien de commun avec l'Idole nationale dont le philistin allemand célèbre bruyamment le culte. Car tout l'effort de sa vie avait tendu au contraire à se dépouiller de cette âme allemande, perpétuellement oscillante entre un chaotisme anarchique et un philistinisme pédantesque. Sans doute il en portait en lui à l'origine tous les instincts; mais il les avait haïs et surmontés un à un. Voilà par où il était unique. Quelle erreur de prétendre recueillir sa sagesse toute faite, sans les luttes d'où elle s'était dégagée victorieusement! « Par sa parole et par son exemple, il a montré que l'Allemand doit être *plus qu'Allemand* s'il veut se rendre simplement supportable aux autres nations. Celui qui veut du bien aux Allemands doit les aider à se dégager de leur moule étroitement national. *L'orientation vers ce qui n'est pas allemand*, voilà le signe d'élection de tout ce qui chez nous représente une valeur supérieure » Au fait, ce Goethe-là était-il encore Allemand? Nietzsche de répondre résolument : « Non. » « Goethe dépassait tellement les Allemands, il les dépasse encore aujourd'hui tellement, qu'il ne peut être considéré comme un des leurs... Il n'existe que pour une élite; pour les autres, il est une fanfare qui flatte leur vanité et qu'ils lancent de temps à autre par-dessus les frontières... Goethe ne représente dans l'histoire des Allemands qu'un épisode

sans lendemains; il ne répond chez eux à aucun besoin réel et c'est ce qui fait qu'ils ne savent trop qu'en faire. »

Détrônons donc cette Idole nationale à laquelle va une vénération de pure commande. Sous le masque figé de l'Olympien, retrouvons le visage vivant. — Et voici la nouvelle *image humaine* de Goethe que Nietzsche nous propose, comme en passant : l'homme qui par les sentiers de l'erreur et par les plus longs détours s'est acheminé douloureusement vers des résultats tardifs; l'homme qui a pris sur lui les plus lourds fardeaux, s'est chargé des plus redoutables responsabilités, et qui en a triomphé grâce à un immoralisme que seul il pouvait se permettre; l'homme qui a subi les échecs les plus cruels, mais qui a su tirer précisément des hasards les plus contraires une victoire et une santé supérieures; l'homme qui a cherché passionnément ses antipodes et a voulu toujours s'approprier précisément ce qui lui était le plus étranger; l'homme enfin foncièrement *multiple*, aux âmes multiples et aux vertus contradictoires, portant en lui les oppositions les plus inconciliables sans en être déchiré, parce qu'il savait « muer » à temps, se dépouiller de son passé, comme le serpent rejette sa peau, — somme toute : « *l'homme infiniment divers*, le chaos le plus intéressant qu'il y ait jamais eu, — non pas le chaos *avant* la création, mais le chaos qui vient *à la fin* de la création. Goethe est l'expression de ce type humain (*et en aucune façon un Olympien!*). » Ces lignes n'annoncent-elles pas le Goethe nouveau que la critique, rompant avec l'iconographie traditionnelle, s'attachera à faire vivre sous nos yeux (qu'on songe en particulier au Goethe de M. Emil Ludwig)?

Cette nouvelle proximité humaine de Goethe annulera-t-elle le sens symbolique d'une si exceptionnelle destinée humaine? Erreur que de le craindre. Car ce qui importe dans cette vie, ce n'est pas cette accumulation de détails

où s'acharnait la philologie goethéenne; ce qui importe éminemment, c'est la *Totalité goethéenne* restituée. En elle se résume, non pas seulement la vie d'un homme, mais l'héritage d'un grand nombre de siècles de civilisation humaine. C'est le plus vaste horizon humain jusqu'à ce jour connu, où s'affirme en même temps une pensée d'ordre qui n'a de comparable que celle de cet autre génie européen : Napoléon. Et quel réconfort pour l'Européen d'aujourd'hui, au milieu de cet assombrissement qui descend sur notre vieille civilisation, que ce regard à la fois si lucide et si calme, si dominateur et si rempli de bonne volonté et de sympathie pour tout ce qui est vivant, pour tout ce qui ose vivre et s'affirmer dans l'être! Quel bienfait que le spectacle de ce « *fatalisme confiant* » qui ne veut pas se laisser assombrir ni entamer, qui ne se révolte pas, qui ne condamne pas, qui ne cherche qu'à tirer de soi-même une « Totalité », persuadé que dans cette Totalité tout finira par s'équilibrer et se compenser, que chaque chose finira par y trouver sa place où elle apparaîtra bonne et justifiée dans son affirmation essentielle. Un pareil homme est par delà le Bien et le Mal. Il ne dit plus non. « Mais une pareille foi est la plus haute qui soit au monde. Je l'ai baptisée du nom de Dionysos. »

§

En même temps que dans les hautes régions de l'intellectualité Nietzsche détrônait l'Idole d'un culte servile et mensonger, il se produisait dans les couches profondes de la vie allemande un lent bouleversement qui allait ébranler le sanctuaire jusque dans ses fondations. Dans la dernière partie de sa vie le patriarche de Weimar lui-même, à mesure que s'aiguissait son regard d'historien, s'était rendu compte qu'il appartenait à un monde qui s'écroulait. « Eh oui, disait-il au Chancelier Müller, nous sommes des gens d'une autre époque, d'une

époque passée, et nous n'avons pas lieu d'en rougir. » Existera-t-il, en effet, jamais rien de comparable à la splendeur de ce XVIII^e siècle français dont il s'applaudissait d'avoir encore recueilli les derniers rayons? Comparé à cela, que sera le nouveau siècle?

Goethe ici ne nous livre pas le fond de sa pensée. Ne parlons pas révolutions ou guerres. C'est un chapitre qu'il n'aime pas qu'on aborde. Il feint alors de ne pas entendre. La politique, c'est bon pour ceux qui n'ont pas de vie à eux, et l'histoire c'est un tissu d'absurdités, une toile de Pénélope, toujours à défaire et toujours à recommencer. Mais même si nous nous fermons à ces événements bruyants, pour épier les symptômes cachés de la vie profonde, n'avons-nous pas l'impression d'un grand assombrissement qui s'annonce déjà par un pessimisme nouveau? Voyez la nouvelle littérature, le romantisme, en France comme en Allemagne. Ne dirait-on pas un « lazaret », rendez-vous de toutes les anomalies humaines, de toutes les maladies du siècle? « J'appelle classique ce qui est sain et romantique ce qui est malsain. » Et voici d'autres nouveautés qui pénétreront lentement, mais sûrement jusqu'à la structure intime de la vie : l'homme arraché par la machine aux conditions normales de la vie, dépossédé de cette poésie populaire du métier et du travail, dont le dernier *Wilhelm Meister* s'attachait encore à retenir les gracieuses et combien fugitives évocations! Ce sera la ruine à brève échéance de ce fonds de sécurité, de stabilité et de paix humaine, sur lequel reposait, comme sur des assises présumées inébranlables, tout l'édifice de la culture et de l'art goethéens. C'est « un nouveau monde » qui surgit, à coup sûr différent de l'ancien, peut-être hostile à l'univers gothéen.

En littérature cette crise éclata tapageusement au grand jour, lors des débuts du naturalisme en Allemagne. C'est par un nouveau lyrisme que la génération natura-

liste fit là-bas d'abord son entrée. « Ce qui nous manque, écrivaient les frères Hardt, dans le premier Manifeste paru en 1832, intitulé *Kritische Waffengänge*, — c'est une sensibilité nouvelle et de premier jet, puisée aux sources de la nature, un « naturalisme », à la condition de prêter à ce mot son sens le plus large, en opposition avec le « formalisme » de l'hellénisme classique dont Goethe, le Goethe de l'*Iphigénie*, a inculqué les traditions à notre littérature. » Ce n'est pas que les jeunes poètes d'alors, les Liliencron, les Arno Holz, les Dehmel rejettent Goethe d'emblée et en bloc. Ils en veulent surtout à ses « épigones ». Le Goethe de jeunesse, en révolte contre l'ordre bourgeois, leur est même sympathique. Liliencron saluait en lui un confrère en naturalisme. Mais foin du classique ! Foin de l'Olympien ! S'imaginer-t-on un anachronisme plus amusant, disons même un contresens artistique plus cocasse, qu'*Hermann et Dorothee* ? Un tableau des mœurs provinciales allemandes — sujet naturaliste, s'il en fut ! — présenté dans le style du classicisme le plus poncif, un long poème en hexamètres laborieusement pastichés, et découpé en neuf chants dédiés aux neuf Muses — « les vieilles tantes », comme a dit un critique irrévérencieux ! *Risum teneatis* ! Pour Dehmel le problème se posait encore sous un autre aspect. Ce qu'il voulait, lui, c'était un art social, un lyrisme porté par un souffle largement révolutionnaire. Mais quelle pâture pouvait bien apporter aux peuples des grandes villes ce culte aristocratique de la belle forme où s'est perpétuée, jusqu'à nos jours, l'influence stérilisante de Goethe ?

Déclanchée par le naturalisme, cette crise des humanités se prolonge et s'amplifie au cœur des générations qui suivent. Voyez cette Révolution de la jeunesse allemande, dont les symptômes remontent à la dernière décade du XIX^e siècle, cette *Jugendbewegung*, avec ses campements en plein air et ses migrations bruyantes. Ne

dirait-on pas l'exode de toute une génération qui s'évade de l'Ecole, de la Famille, de l'Etat, de toutes les institutions et de tous les cadres de la vie civilisée telle que l'entendaient ses aînés? Le poète de cette jeunesse, ce n'est pas Goethe, ce serait plutôt Schiller, — du moins le Schiller des *Brigands* (aujourd'hui encore la pièce la plus actuelle du répertoire allemand). Ce que veut cette génération, ce n'est pas un « Maître » qui lui parle sagesse. Il lui faut des entraîneurs, des conducteurs, des chefs qui pratiquent ses sports et éperonnent ses fanatismes. Mais le Sage de Weimar, lui, aurait haï pareille jeunesse. Non, certes, par incompréhension, mais plutôt par excès de clairvoyance, parce qu'il se serait irrité de reconnaître en elle les défauts monstrueusement exagérés de sa propre jeunesse, avec toutes les présomptueuses chimères dont il s'était corrigé, qu'il avait si opiniâtrément combattues et disciplinées. Ne se comparait-il pas lui-même à un homme qui aurait eu dans ses jeunes ans beaucoup de petites pièces d'argent et de billon et les aurait échangées au cours de son existence à un cours avantageux? Finalement il voit devant lui son capital de jeunesse, réalisé en pièces d'or trébuchantes.

Parabole très suggestive, où se confesse un instinct non moins tenace de sa nature : son instinct de propriété. « J'aime la propriété, disait-il, moins pour la chose possédée que pour la culture qu'elle me permet d'acquérir, et parce que seule elle donne la paix et le bonheur à mon esprit. » Propriété et culture individuelles — *Besitz und Bildung* — ces deux termes étaient inséparables et solidaires dans la pensée de Goethe. C'est ce qui fait de lui le représentant le plus éminent de cette civilisation occidentale, individualiste, libérale et bourgeoise, qui procède à la fois de l'humanisme de la Renaissance et du capitalisme moderne. Et c'est par là encore qu'il apparaît un homme du passé aux générations nouvelles.

Dès le lendemain de la guerre, Hermann Hesse observait le changement radical d'orientation qui était en train de se dessiner parmi elles :

Dans les œuvres de Dostoïewski et, pour aller tout droit à l'œuvre capitale, dans les *Frères Karamasoff*, je crois découvrir la prophétie la plus terriblement lucide de ce que j'appellerais : *le déclin de l'Europe*. Le fait que la jeunesse d'aujourd'hui, tout au moins l'allemande, prend pour maître Dostoïewski, et non plus Goethe, ni même Nietzsche, me paraît décisif pour son avenir. L'idéal des Karamasoff, cet asiatisme insidieux, occulte et primitif, commence à devenir européen, à pénétrer notre continent de part en part. C'est ce que j'appelle *le déclin de l'Europe*.

A ces influences venues de l'Est, sorte de bolchévisme littéraire et pédagogique, il faut joindre le nouveau fanatisme politique raciste, une des rechutes périodiques de l'Allemagne dans cette « barbarie sacrée » dont Thomas Mann, dans un récent et courageux discours, nous a présenté une scrutation si pénétrante. Bolchévisme et racisme, ces deux frères actuellement encore ennemis, ils se rencontrent du moins dans une attitude commune qui fait de tous deux les irréductibles antipodes de la culture goethéenne. « Goethe — lisons-nous dans une brochure récente qui porte ce titre fort suggestif de *Jeunesse sans Goethe* — représente l'exact contrepied de tout ce qu'un jeune Allemand d'aujourd'hui se représente sous le nom d'éducation (2). »

Faut-il conclure à une faillite de la culture goethéenne ? Ce serait singulièrement sous-estimer cette grande Force spirituelle que rien n'a jamais pu faire dévier de sa croissance irrésistible et silencieuse. « Le meilleur, chez moi, c'est le silence dans lequel je m'enferme vis-à-vis du monde, et où je grandis, je m'accrois et je conquiers ce que ni le fer, ni le feu ne pourront jamais me ravir. »

(2) Max Kommerell : *Jugend ohne Goethe*, édité chez Vittorio Klostermann, Frankfurt-a.-Main.

Goethe n'avait-il pas assisté lui-même de son temps à un complet bouleversement de l'Europe? N'a-t-il pas, déjà de son vivant, comme aujourd'hui, été attaqué par les extrémistes de droite et de gauche, nationalistes romantiques et radicaux révolutionnaires? « Laissez-les faire, disait-il. On verra bien ce qu'on dira de nous dans quelques siècles! » La postérité goethéenne n'a jamais pris corps dans les foules. Elle a toujours vécu dans les individus, dans quelques exemplaires d'élite. Est-il donc étrange que ce soient, en Allemagne, précisément les plus grands maîtres de l'heure présente qui entretiennent aujourd'hui cet héritage et le transmettront, renouvelé et accru, aux générations futures, — Thomas Mann et Stefan George?

Qui n'est frappé de cet air de parenté qui de prime abord s'accuse contre l'auteur des *Buddenbrooks* et l'auteur de *Wilhelm Meister*? A quoi attribuer cet air de famille, si ce n'est à ce fait que tous deux représentent, dans la littérature de leur temps, une sorte de patriciat, à la fois de la naissance et de l'esprit, qui a imprimé sa « solidité » à leur attitude dans le monde, aussi bien qu'au style de leur œuvre. L'un, avec une raideur un peu solennelle, l'autre avec une pointe d'ironie où se trahit peut-être déjà un symptôme secret de décadence, ils sont les défenseurs d'un conservatisme très libéral, très ouvert à toutes les nouveautés du jour, à toutes les curiosités humaines. Tous deux aussi portent la responsabilité d'une mission éducative et humaniste, et ils ont dirigé leur attention et leurs soins les plus scrupuleux à faire l'éducation, singulièrement difficile et périlleuse, de cet « enfant du souci » qu'est l'Allemand moderne, — Wilhelm Meister ou Hans Castorp, — livré à tant d'éducateurs contradictoires qui se disputent son salut. Et ils savent aussi que cette éducation n'aura de chances de réussir, que s'il s'attache à temps à une séculaire tradition, humaniste et civilisatrice. C'est la démonstration

qu'a faite à son temps le grand *Praeceptor Germaniæ* Goethe, en qui, aujourd'hui plus que jamais, il faut reconnaître l'élément modérateur et pondérateur, le principe régulateur, indispensable à la vie allemande. Combien vraie, dans sa simplicité, cette remarque du chancelier Müller, rentrant un soir d'une conversation avec le Maître : « *Je me sentais bien dans l'atmosphère de Goethe; on y respirait l'ordre, la règle, le bon travail.* » Plus que jamais la maison de Goethe à Weimar est aujourd'hui le refuge, sorte d'enclave inviolable au milieu de la barbarie déchaînée.

Par un autre détour, par le détour d'une nouvelle religion artistique, Stefan George a convié ses compatriotes à un culte de Goethe plus aristocratique. Autour des *Blätter für die Kunst* s'était groupé un cénacle d'esthètes symbolistes, pour qui le retour à Goethe était le mot d'ordre, lancé contre les platitudes et les turpitudes d'un certain naturalisme abhorré. A ce groupe se rattachait le jeune poète viennois Hofmannsthal, de qui les pages si délicates et sensibles, dédiées au Goethe de *Tasso* et du *Divan*, mériteraient une étude réservée. Pour Stefan George, ce qu'il aimait dans Goethe c'était d'abord un type d'Allemand supérieur, c'était « Goethe en Italie », attiré vers cette seconde patrie méridionale de la beauté et de l'art, dont l'âme allemande a de tous temps porté en elle le regret et comme une réminiscence platonicienne. N'était-ce pas déjà l'appel auquel obéissaient les Empereurs du Moyen Age, lorsqu'ils descendaient, en grand apparat, des Alpes vers la Ville Eternelle, pour y recevoir l'onction et le sacre suprême? Dans l'ordre spirituel, Goethe n'est-il pas leur héritier lointain, et n'a-t-il pas fait, lui aussi, en Italie, son pèlerinage triomphal? Mais ce qu'il faut aimer par-dessus tout en Goethe, c'est le Symbole qu'il manifeste, le splendide isolement d'un des plus hauts sommets humains et l'aristocratie hautain et douloureux d'une Vocation fermée à toutes les

bassesses humaines. Il se peut que l'Œuvre décline ou vieillisse, non l'Homme, qui ne fera que grandir. Ou plutôt : regardons par delà l'Œuvre et l'Homme, jusqu'à cette Unité qui les dépasse et en même temps les inclut, Essence intemporelle, Idée platonicienne, Verbe divin, manifesté par la double magie du corps terrestre et du mythe poétique. Voilà la grande Vision qu'a déroulée sous nos yeux, dans son Goethe monumental, le disciple préféré de Stefan George, le regretté Friedrich Gundolf.

Mais il faut commencer par purifier ce culte, en le soustrayant au contact des Impurs, en le préservant de ces apothéoses mensongères qui sont de véritables profanations. C'est la pensée dont s'inspire la poésie commémorative, *Goethe Tag*, composée à l'occasion d'un de ces anniversaires bruyants, et que Stefan George a gravée dans le marbre le plus pur et le plus résistant. En ce jour du Centenaire, elle revêt tout à coup une actualité saisissante :

Dès les premières heures de l'aube rosissante, en ce déclin de l'été (3), nous sommes allés, par les sillons fumants, jusque vers « Sa » Ville. Une bâtisse informe, des gradins encore déserts dressaient leur nudité infâme dans la clarté de ce jour, irréallement pur, quasi sublime. Pieusement nous avons salué du regard la Maison silencieuse — et nous sommes repartis. En ce jour où toutes les bouches veulent clamer, notre hommage est tout silence.

Encore quelques heures et, sous les pas des visiteurs, le Sanctuaire gémit. Ceux-là veulent toucher du doigt avant de croire ! Les oriflammes criardes flottent et flamboient dans les rues ; la foule en habits de fête se rue, heureuse de se parer en parant le Grand Homme dont les oracles servent d'enseignes à ses boutiques, de devises à ses coteries. Elle qui ne prête l'oreille qu'aux plus bruyants éclats de voix, que sait-elle de ces Sommets qui sont les Sommets de l'Art ?

(3) L'anniversaire de naissance de Goethe est le 28 août.

Ce monde de rêves et de chants, en savez-vous le prix, vous qui vous extasiez? Savez-vous les souffrances précoces de l'Enfant qui se promène près du bastion, se penche sur la fontaine? Les affres, les tourments du jeune poète? Et chez l'homme mûr, les tourments qu'il cache sous un sourire? S'il revenait à la vie, mille fois plus beau encore, qui lui rendrait hommage? Il passerait près de vous, dans la rue. Prince inconnu.

Vous dites : « notre poète » ! Vous rendez grâce. Vous chantez victoire. Et c'est vrai que vous portez ses instincts dans votre sang — mais tout en bas, dans l'animalité inférieure (car, aujourd'hui, seule a voix au chapitre la meute hurlante et impure). Comment comprendriez-vous que Celui qui est devenu poussière, après cent ans garde bien des secrets qui vous échappent encore — et que chez Celui qui aujourd'hui vous éblouit de sa gloire, mainte splendeur déjà pâlit, que vous dites éternelle?

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

MUSIQUE DU SUD

I

Je regarde celui qui s'est présenté à moi sous le nom de Jean Breauce. La mer roule autour du navire, un ciel trop grand tourne au-dessus des Baléares et mes rêves n'atteignent déjà plus la France. Ce n'est pas dans cette lumière bien construite, dans cet air bleu et qui semble fragile que je retrouverai Marseille, ses quais poissés de pluie, la boue du ruisseau où stagnent des fruits pourris, cette brume du départ que déchirait à peine la sirène des remorqueurs, ce port que rebâtissait le brouillard et qui nous enveloppait de tous côtés, nous laissant fuir comme à regret.

Je m'en vais vers Erfoud et ses maisons de terre rouge. Mon métier me ramène au seuil du désert, mais je n'ai en moi nul sentiment d'exil. Ce destin ne me séduit plus, je remets avec une morose habitude mes pas d'aujourd'hui dans mes pas d'hier et je n'ai même pas la douceur amère de la mélancolie.

Jean Breauce dort. Qui est-il avec ses hautes tempes et sa fine figure? Son visage affaissé dans le sommeil porte ce hâle rougeâtre que le soleil donne aux races blondes et l'abandon de ses traits laisse apparaître les meurtrissures de l'âge. Tempes grises, paupières lourdes, bouche fatiguée, tel quel il me plaît dans son manteau d'indulgence et de scepticisme. Je voudrais le mieux connaître et mon rêve le bâtit peut-être autrement qu'il est, mais qu'importe si la réalité détruit des fantômes qui ne ressemblent à personne, je n'aurais sans doute en eux cherché que moi-même.

Que me dirait-il, Jean Breauce, s'il me parlait de lui?

Je crains qu'il n'avoue à son tour que ce qui nous rapproche, c'est notre manque d'enthousiasme. Nous sommes satisfaits de nous trouver l'un et l'autre sur des chemins pareils et dont nous ne nous dissimulons pas l'aridité. Lents à émouvoir, nous sommes contents de l'heure présente et nos désirs ne dépassent guère le calme sans bonheur. Je l'apprécie pour une nonchalance qu'il n'étudie plus, mais où je retrouve l'art de tant d'heures vécues avec soin, pour son regard qui évite de s'appuyer sur les choses. Je le devine discrètement installé dans les satisfactions de l'âge mur. Il prend à table un plaisir de bon aloi. Il est difficile sur les vins et sur les cigares. Il parle peu et il retient ses rêveries. Au delà de l'horizon marin, ses regards ne semblent pas aller plus loin qu'un paysage de coteaux modérés ou que le regret d'une jeunesse trop tôt révolue.

Il choisit ses paroles et se tient dans un scepticisme qui n'attaque pas et qui évite de détruire. Que prend-il au sérieux, lui qui subit moins les choses qu'il ne les admet? Je crois que s'il recherche les citations justes, c'est parce qu'elles le dispensent de l'action. Il n'entreprend guère que des constructions de l'esprit. Il admet avant tout que les bâtisses qu'il élève ont des fondations d'argile et cela le dispense de l'amertume. Derrière le calme masque d'un visage que les années marquent si peu, je devine sa curiosité, son désir d'être toujours le spectateur bien placé, mais aussi lorsque l'action est terminée ce désenchantement qui s'empare de lui, cet oubli qu'il étend sur les choses, cette indifférence à les juger.

Au-dessous de nous, à l'arrière du navire, des soldats roulés dans leurs capotes kakies jonchent le pont des troisièmes, des tirailleurs chantent une de ces chansons que j'ai si souvent entendues, là-bas dans les pal-

meraies du Sud. Le vent nous porte des lambeaux de l'air monocorde. Il recrée cette tristesse épaisse qui m'assaille dans les longues journées au bord de la Hamada. Un légionnaire à moustache grise fait sa cuisine.

Que pourrais-je offrir de plus que ces hommes? Je n'ai plus assez de courage pour avoir de l'imagination, et j'ai tant tourné autour de moi que rien en moi ne peut plus me révéler d'aventure. Je me connais et je me juge et tel quel, je suis encore mon meilleur compagnon. J'apprécie jusqu'à la hantise l'ordre et la mesure. Rien ne me plaît plus qu'une solitude bien ordonnée. Je ne goûte ni les cris ni les sanglots, mais j'aime assez un sourire lorsqu'il déplace à peine les traits du visage, une draperie, une belle façade. Je me promène sans hâte dans un *xvii^e* siècle dont j'ai le regret, et je ne dois pas différer beaucoup des spectateurs qui regardaient pour la première fois *Britannicus* ou *Phèdre*. J'ai la tête froide et j'ai peut-être de l'orgueil, mais surtout je sens en moi toute la faiblesse humaine. Je connais les révoltes de mon cœur et de mes nerfs. Ma misanthropie provient moins sans doute d'un éloignement pour les hommes que des déceptions que je me suis infligées à moi-même. De mon métier je tire des joies sobres mais rares. J'aurai peut-être un jour le regret de n'avoir pas su jouir des choses. Je pense avec Vauvenargues que la patience, l'activité, l'amour des détails sont les qualités essentielles et indispensables au métier des armes. Mais, comme lui, ces qualités je les ai bien plus par persuasion que par goût. Ce ne sont que les accessoires de la guerre qui m'auront plu : les paysages silencieux de garde et de veille, l'ordonnance d'un camp, les feux d'un bivouac, et surtout, au-dessus de toutes ces choses, la recherche de ma pensée.

Je suis trop d'accord avec Vauvenargues pour n'en avoir point fait mon auteur familier. En ce moment

même, tandis que le navire poursuit sa course, ce n'est pas sans ironie que je me surprends à m'étudier. Est-ce par pudeur que je me tais le meilleur de moi-même : cette chaleur du cœur que j'ai si souvent placée entre le monde et moi. N'est-ce pas plutôt pour avoir été déçu par ma raison que j'ai murmuré avec dépit : « Les grandes pensées viennent du cœur » ?

A la pointe du matin je monte sur le pont. Je ne suis pas curieux d'un itinéraire que je connais trop, mais satisfait tout de même de ne pas retrouver la terre au point où je l'ai laissée la veille. La fraîcheur marine est douce et mouillée. Le navire se fraie dans l'eau épaisse un sillage qui reste longtemps sur la mer. Jean Breauce se dandine sur les planches en fumant une pipe de matelot. Je marche à ses côtés et, comme d'habitude, nous avons peu de choses à nous dire. Mais, dans cette promenade, je retrouve cette paix sans bonheur qui me séduit. Par instant, surgissent des flots les ailerons des marsouins. La côte où nous n'aborderons pas se drape du prestige des terres inconnues. Ce n'est pourtant que la vieille Espagne, mais la bande d'eau qui nous en sépare suffit à me duper. J'apprécie le froid qui se glisse entre mes épaules. Les lignes du navire, les silhouettes des passagers, les flots, toute cette promesse de nouveauté que porte le matin ne sont pas sans m'émeuvoir. J'ai en moi un sentiment de plaisir tranquille et je m'efforce de le protéger. A bâbord, où le soleil n'est pas encore venu, un vent claquant nous accueille à chaque tournant de notre promenade et la mer y est verdâtre et presque sauvage. L'exercice m'emplit de sa cadence. Je savoure le bien-être et l'insouciance des voyageurs. Je sais que je ferai plus vite le tour de moi-même que le tour de ce pont, et Jean Breauce qui se concentre si bien dans sa marche et qui tire si soigneusement sur sa pipe ne s'applique-t-il pas comme moi à s'isoler de lui-même ?

Gibraltar... Le rocher brun s'arrondit sur l'eau comme une proue de frégate.

D'étroites et longues façades blanches surplombent les flots. Il y a là, avec le ciel et cette couleur, le décor d'une vie facile.

Des torpilleurs anglais surgissent, passent sans nous voir, correctement alignés en ligne de file, avec la même frange d'écume sur leurs tôles grises. En un instant le décor s'est modifié. Grâce, fragilité, fantômes d'une paix que nous avons été si habiles à construire s'écroulent, éperonnés par l'entrave des navires de guerre. Mais mon plaisir subsiste et se renouvelle et je me laisse entraîner ailleurs, le regard accroché au flanc bas et terne des bâtiments de haute mer.

Jean Breauce me touche le bras :

— Vous souvenez-vous de l'Angleterre de Saint-Evremond?

Je hausse les épaules :

— Facile antithèse.

Il secoue sa pipe et la met dans sa poche.

— Ainsi, ces navires sont incapables de briser votre indifférence?

Ses réflexions émiettent comme un pic mon égoïsme et je suis mécontent de l'effort qu'il m'impose pour saisir sa pensée. Je sais qu'il est en ce moment volontairement obscur et je lui en garde rancune. Je préfère ne pas répondre et je poursuis ma somnolence rythmée par la marche. Il me jette brusquement :

— Ces navires, je les ai vus s'ancrer bien mal à propos dans des ports.

— Où ça?

— Quelque part.

Je m'impatiente.

— Mais que voulez-vous dire?

Quelque chose d'imperceptible trouble l'habituelle sérénité de son visage. Il se secoue et j'ai l'impression

qu'il regrette ses paroles. Quelle force obscure peut l'avoir poussé à parler malgré lui? Il reprend lentement son calme comme on reprend des rênes.

— Je n'ai rien voulu dire que de très simple.

Il sait que je ne le crois pas, mais, sans me donner plus d'explications, il remonte le col de son veston, s'ébroue et me lance :

— Ces navires m'ont obligé à penser.



Allongé sur ma couchette, avant de m'endormir, je fais, pas à pas, avec prudence, mon voyage intérieur de chaque soir.

Demain, à l'aube, lorsque je m'éveillerai, le navire sera ancré dans le port, ce sera la fin de mon itinéraire marin. La terre, tout de suite, m'emprisonnera de ses servitudes. Aussi je m'attarde à cette longue journée qui vient de finir. Je voudrais en tirer plus qu'elle ne peut m'offrir, mais n'ai-je pas déjà dit que je sais mal jouir des choses? Peut-être suis-je trop exigeant. Cette journée que j'aurai tant cherchée, cette brève fraction du temps qui aura su satisfaire mon cœur et mon esprit, qui sera bien à moi, dans une plénitude presque mathématique, comme un théorème que l'on vient de résoudre, la vivrai-je avant de terminer ma vie?

Du salon des premières, où les danses se poursuivent, quelques lambeaux de musique heurtée me parviennent. Ils scandent mes rêveries et peut-être, si je me plaisais aux images, cette danse des hommes, superposée à la danse de la mer, me donnerait-elle une idée du monde. Mais c'est encore vers moi, vers mes petits chemins, vers les minutes que j'ai façonnées que je retourne.

Demain, Jean Breauce et moi, nous repartirons chacun vers notre destinée. Lui vers ses faciles routes, moi vers mon désert du Sud. Quel est le meilleur che-

min? Je murmure la parole de Socrate : « Nul n'en peut rien savoir, hors le Dieu. » Aujourd'hui encore, nous avons parcouru ensemble Tanger. Dans une guimbarde à deux chevaux, nous avons grimpé jusqu'à la ville arabe. Elle ne nous intéressait guère en dépit des ruines d'un vieux palais de sultan, mais, d'un commun accord, nous allions vers cette plate-forme d'où l'on surplombe la côte.

Nous regardions dans le lointain la baie bien dessinée, la mer, notre navire, immobile au large, et, autour de nous, ce ciel si bleu, si uni, si paisible que le vol des mouettes en semblait lourd. Je connais bien ces escales de voyageurs où, tout à coup, l'on s'arrête et l'on fait le point. Devant moi, vers l'Est, s'effaçaient déjà quelques heures nombreuses et qui, pourtant, déjà, ne me tentaient plus. En tournant à peine la tête, je pouvais apercevoir la route qui m'attendait, mais je renonçais à m'y engager à l'avance. Je ne suis pas un voyageur pressé. Il faisait chaud. Jean Breauce avait allumé sa pipe et, de temps à autre, il desserrait les lèvres pour laisser fuir la fumée. Le tumulte des enfants arabes était comme écrasé par la chaleur. Sur la place, des mendiants dormaient dans leurs haillons.

Soudain, je me souvins des paroles de mon compagnon et je compris que j'essayais en vain de m'intéresser au décor. Je ne voyais plus la scène où se mouvait un seul acteur. La baie, le navire, cette côte où l'on pouvait percevoir le piétinement d'une Europe fiévreuse, le grouillement de la vie indigène, cette mer où les galères de Carthage avaient peut-être laissé leur sillage, tout s'écroulait comme en un crépuscule grisâtre.

Je regardais Jean Breauce. Sa haute taille était un peu voûtée et son visage, si bien composé, ne se sachant pas épié, s'était abandonné. Ses yeux, qui regardaient si droit, cillaient et s'égarèrent en courtes lueurs, la bouche et les lèvres s'affaissaient, des rides que j'igno-

rais venaient souligner la fatigue d'un visage qui n'était pas sans noblesse. Il chancelait, et je n'osais pas penser que la vie qui l'avait roulé dans ses marées ne rejetait qu'une épave, et pourtant c'était bien ce qu'indiquaient ces yeux troubles, cette tristesse affreuse et l'irrémissible fatigue qui dérangeait ses traits.

Je sors ma montre, c'est l'heure de retourner à bord et je l'appelle. En une seconde, il a reconstruit le visage que j'étais accoutumé de voir. Il a repris ses manières d'homme élégant, mais je devine qu'il se mure dans un silence où il se laisse entraîner par ses pensées. Il y a quelque chose de moins facile dans ses gestes, dans son sourire. J'ai l'impression de ne plus l'apercevoir qu'à travers de la brume. Il m'inquiète et je ne puis me défendre d'un certain malaise.

Nous nous sommes étendus dans des chaises longues sur le pont, et je voudrais l'oublier. Je me laisse séduire par la paresse, par ce dégoût de penser et d'agir, qui pèse parfois sur moi d'un poids plus lourd que mon manteau de voyageur.

La côte s'éloigne. Tout près de moi, comme si j'allais la toucher des doigts, j'aperçois la ligne grisâtre des palmiers du Tafilalet, le hangar de l'escadrille, ma tente de toile et l'horizon mort de la Hamada. Demain est là qui me sollicite et je m'imagine que c'est peut-être l'aventure. Après tout, je suis encore assez jeune pour me laisser séduire par elle. Mais où se trouve-t-elle ? Je sais bien qu'elle n'est plus dans le manteau du saharien, qu'elle ne monte pas en selle avec le gommier et que je pourrais, des matins et des matins, dans cette aube presque froide d'Erfoud, l'attendre sur le terrain, à côté du fuselage de mon appareil, sans jamais la voir venir. Alors ? Alors, je comprends peut-être la poignante détresse de Jean Breauce. Ne devrais-je pas, comme lui, quand je m'arrête pour faire le point, porter le même visage ? La houle insensible s'est faite plus lente, plus

puissante. Un vent large, péremptoire s'est levé et balaie le soir qui commence à descendre. Nous sommes dans l'Atlantique.

Je regarde défiler les caps déserts. Ils plongent dans l'eau avec force et la mer a pris une teinte noire. Le navire s'éclaire. Cette paix venue tout à coup, je la sens qui m'inonde et je retrouve cette solennité que j'ai sentie quelque part, sur le seuil de ports brumeux, dans des matins d'hiver. Peut-être nous faut-il moins de lumière pour être plus maîtres de nous. Jean Breauce ramène son manteau sur ses épaules. Je me décide à lui parler et je fais un geste vague :

— C'est beau.

Il sourit et ne répond pas, puis, au bout d'un instant, il se secoue, sort sa pipe et se lève. Il va s'accouder au bastingage et regarde la mer. Puis il me fait face.

— C'est beau, si vous voulez.

Je le rejoins, nous marchons sur le pont.

Tout à coup, il reprend notre conversation :

— C'est beau, si vous voulez, mais ce n'est pas là que je ferai les gestes que j'aurais voulu faire.

— Oh ! les gestes que vous voudriez faire, les connaissez-vous ?

Il hésite : va-t-il lever ce masque qui le dissimule si bien ? Il se tient droit devant moi, les mains dans les poches. Il sourit encore, de ce sourire qui me plaît et où se jouent l'ironie envers soi-même, l'indulgence des années, la bienveillance, le doute peut-être. Mais il parle d'une voix grave et j'ai brusquement l'impression qu'il est sincère et qu'il ne se moque ni de lui, ni de moi, ni de rien.

— Je voudrais, dit-il, avoir vécu les moments de celui qui a écrit : « Je partais pour mon dernier assaut. Combien de fois, pendant des années, avais-je marché dans le même état d'âme vers le soleil couchant. Quelques coups de fusils nous saluèrent. La canne dans la main

droite, le pistolet dans la main gauche, j'allais devant à grands pas. »

Sa voix se tut. Il me regardait toujours de haut en bas et je voyais luire son sourire.

— Vous savez cela par cœur?

Il souriait toujours, tandis que je regardais se lever devant moi, dans la nuit maintenant close, les personnages multiples de mon compagnon.

II

Erfoud. — J'ai repris les vêtements du Sud; le siroual, les nails. Sur ma tente, la chaleur pèse de tout son poids; je sais qu'il n'y a rien dehors que le blanc aveuglement d'un pays de sable et de cailloux. Les palmiers rigides montent sur un horizon dont ils renforcent l'immobilité. Ma sèche philosophie est en moi si dure que je la confonds avec mon égoïsme. Les tempes serrées, la bouche sèche, je somnole dans un ennui qu'interrompt à peine le glissement des pas de mon ordonnance arabe.

Où se joue-t-il, le sombre jeu de cette guerre insaisissable, de ce harcèlement irritant que nous appelons « la musique du Sud »? Pour la centième fois, mon esprit fait le tour des mêmes choses. Mon existence s'est-elle cristallisée ici? Il y a pourtant dans ma vie des lignes plus douces, mais si je ne m'évade pas, si je n'essaie pas de m'enfuir vers les pèlerinages immobiles, c'est que je connais mon incapacité d'être heureux. Sur le sol, près de mon lit, je ramasse les maximes de Vauvenargues, mais je n'ai pas envie de lire. Entre les pages et moi s'interpose un tableau trop coloré. C'est la place du Ksar qu'entourent les maisons à arcades, c'est la foule des haratines, le passage des compagnies de légionnaires, des troupes de chevaux et de mulets et tou-

jours le même paysage. Le Tafilalet, le Bou-Lougroum, les oueds et leur mince ruban de palmiers et la Hamada où les pierres après les pierres, les plateaux nus après les plateaux nus, symbolisent le vide de l'éternité. Ce matin les sahariens ont reçu des coups de fusil, hier un cheik a été tué à la tête de sa Fezza; ce soir, dans le bar étouffant, moins maîtres de nous que la servante qui a fait le tour de la vie écœurante, nous regarderons le fond de nos verres.

Mais qu'avons-nous fait pour mériter autre chose?



Le vent de sable s'est levé. Le supplice recommence. Combien de temps soufflera-t-il? Nous voici aveugles pour des jours, nous allons avancer à tâtons, sans voir autre chose que ce brouillard jaune. Il y a dans l'air toutes les dunes du Sahara. Le sable est partout; sur les dents, dans la gorge, dans les poumons, sur les yeux surtout, brûlés malgré la protection des lunettes. On ne peut rien toucher, rien prendre sans en ramasser des poignées. Les vêtements collent à la peau et vous étouffent dans leurs draperies lourdes. Il n'y a plus moyen de vivre ni de penser, ni même de dormir. Lambeau par lambeau l'esprit s'en va, emporté, effrité comme les dunes et, peu à peu, s'insinue une tristesse noire, sans limite, dans laquelle on est enterré vivant. Il faudrait s'envelopper la tête du cheik et ne plus bouger, comme les Arabes, mais nous n'avons pas l'indifférence de l'Islam. Je traverse la place du Ksar. Le vent hurle et je titube; j'entends, sans la voir, une auto mitrailleuse qui fait ronfler son échappement libre et je me jette à tâtons dans les mulets d'une compagnie de tirailleurs. Le visage emmitouillé, le mousqueton en bandoulière, les soldats indigènes marchent en silence auprès de leurs montures. Dans son manteau hallucinant de sa-

ble, la troupe prend l'aspect d'une horde. De loin en loin stride le sifflet des sergents. Balme me dit bonjour au passage et essuie ses yeux qui pleurent. J'entre au bar et j'y retrouve Marcelin. Il se plaint, avec un accent lorrain exagérément trainard. Il ne parle que pour maudire ce pays où il vit depuis dix ans. Il sert aux méharistes de Tabelballah, et il est venu à Erfoud pour des affaires administratives. C'est ce qu'il appelle « aller dans le Nord ». Ce sont ses plus longs voyages vers la civilisation; au delà, il ne sait plus ce qui se passe. Il aligne les mots avec effort, et il est tellement renfrogné dans une misanthropie lugubre, dans un rêve qui est à cent lieues de tous mes rêves, que je me sens plus séparé de lui que si nous étions de races différentes. Pourrions-nous mettre en commun devant nous autre chose que notre argent ou que les dés du poker dice? Je me souviens pourtant, lorsque nous sommes sortis de Saint-Cyr, de ce hussard léger, brillant, un peu frondeur et qui gagnait des steeples à Auteuil. Il est devant moi maintenant, les cheveux ras, la figure osseuse, la peau tannée, crevée de rides, drapé dans une djellaba en haillons, le cou entouré d'un cheich douteux, et dans ses nails que maintiennent des ficelles, ses pieds sont nus, poudreux et racornis comme des pieds de prophète. Mais ses yeux, décolorés par la contemplation de tant d'horizons blancs, brûlent d'une flamme mystique et je comprends qu'il ne regrette rien. Le Sud l'a absorbé dans un amour plus dangereux que l'alcool et il s'y promène en apôtre. Il n'envie aucun de nos chemins, il ne cherche pas d'autres routes que celles qui s'étirent dans son désert, ces routes que traverse parfois le bond d'une gazelle, mais au-dessus desquelles plane l'âme dure des chefs de peloton.

Nos monosyllabes coupent à de rares intervalles le choc des dés. Le sable crépite sur les carreaux. La sueur ruisselle et poisse nos mains. Au-dessus du bar,

le visage de la barmaid s'arrondit comme une lune pâle, et Marcelin a un mot amer :

— Il est des lieux où souffle l'esprit.

Je ne sais que lui dire et c'est lui qui parle encore.

— Ils m'assomment avec leurs paperasses. La prochaine fois, je dirai que je ne sais plus écrire et je signerai mon nom avec une croix.

Puis il paraît soucieux, il me regarde; il a peut-être quelque chose à me dire : un souvenir du temps lointain où, sur le bleu tissu des jours, brodaient les doigts fins d'un jeune officier de hussards...

— On a ramassé chez eux, à la dernière tournée de police, des mousquetons 1916.

C'est tout, je regarde mon verre et les dés qui jonchent la table. Quelqu'un pousse la porte et le sable se rue jusqu'à nous. Je me retourne et je retiens à peine un cri de surprise : Jean Breauce vient d'entrer.

Il m'a reconnu, son regard s'est posé sur moi et j'ai revu cette lueur pâle au fond de ses prunelles qui n'aiment pas s'appuyer sur les choses. Mais un ennui, une force lâche et que j'analysais mal, m'a maintenu sur mon tabouret, le coude appuyé sur le comptoir. A travers la chaleur, je perçois les odeurs du dehors, relents de beurre rance, de vêtements arabes imprégnés de suint; plus près de mes tempes, et les serrant ainsi qu'un casque étroit, le parfum de l'eau de cologne de la barmaid m'assaille comme une névralgie. Les alcools flottent autour de nous et, derrière le trouble cristal de mes sensations, le visage de Jean Breauce se déforme comme reflété par un mauvais miroir. Je souffle vers lui ma fumée et peut-être aussi ce dégoût maussade qui me rive à ce bar.

Pourquoi nous retrouver là après le voyage sur la mer?

Jean Breauce me salue d'un signe. Sa voix nonchalante traîne :

— On m'a dit que je trouverais ici le lieutenant Marcelin.

Marcelin bouge à peine la tête.

— C'est moi.

— Le lieutenant Marcelin des méharistes de Tabelallah?

— Oui.

— Alors puis-je vous demander de m'accompagner?

Ils sortent et le vent, par la porte un instant ouverte, m'envoie des poignées de sable.



Silence profond, qui roule jusqu'au désert; silence dans lequel plongent les palmiers et les maisons rougeâtres d'Erfoud. Il fait presque nuit; les étoiles, avant de s'effacer, dérivent sur le fond du ciel. Le vent du Nord souffle et je grelotte. Un saharien veille à la porte du camp. J'aperçois la place déserte, étirée par l'ombre. Le convoi est parti, je me souviens de son fracas à travers mon sommeil. Les camions blindés de cinq tonnes cahotent maintenant l'un derrière l'autre sur la piste, quelque part vers Derquaoua.

Le patron a une sale tête ce matin; des yeux creux, la barbe et la fièvre lui mangent le visage. Il est étendu sur son lit de troupe et se soulève à peine à mon arrivée. Des livres sont épars sur le sol nu; j'écrase partout des bouts de cigareilles; dans un verre luit un fond de café noir. Décor d'insomnie. Les pans de la guitoune claquent comme les toiles d'un voilier. La flamme de la lampe à pétrole vacille.

Il va bientôt faire jour, n'est-ce pas?

Oui, dans un quart d'heure.

Faites sortir votre avion, vous partirez dès que vous y verrez clair. Vous emmenez un passager à Meghémine.

— Qui est-ce?

— Je ne sais pas.

Il me montre un papier qu'il vient de recevoir.

— Ce sont des ordres.

— Quand dois-je rentrer?

— Quand il vous le dira.

Il me tend la main.

— Au revoir, votre passager vous attend dans mon bureau.

Dans son bureau je trouve Jean Breauce.

En m'apercevant il se met à rire.

— Bonjour, mon vieux!

Mais je suis sans gaieté, et je laisserais volontiers mes mains dans mes poches si je ne me souvenais qu'il est bon de temps à autre de faire son métier sans vouloir comprendre et sans demander aux gens pourquoi ils ont un étui-revolver pendu à la ceinture.

Quelques instants après, l'avion décolle et, en une demi-heure, nous sommes à Megheimine.

Il n'y a là, au milieu de la Hamada, qu'un terrain d'atterrissage, un puits, des tentes qu'entourent des barbelés; une demi-compagnie de légion montée bivouaque sous le commandement d'un lieutenant. Les mulets, à la corde, s'ébrouent et se battent. Sur leurs dos, les plaies faites par le bât saignent sous la teinture d'iode et le goudron. Tout autour de nous, c'est le grand ciel mort du Sud et le plateau brun, sans fin répété, creusé, fouillé, raviné, semé de cailloux.

La piste s'enfonce vers le Sud et rejoint à une cinquantaine de kilomètres les tentes d'un bataillon.

— Qu'ai-je à faire? dis-je à Jean Breauce.

— Mais... rien.

— Vous attendre?

— C'est tout.

Je lui tourne le dos. Je suis plein d'une fureur morne et sans but.

J'erre autour des mulets, un légionnaire m'offre un quart de café. Je regarde là-bas, au fond des stériles étendues, monter le soleil. J'aurai bientôt sur les épaules le double poids de la chaleur et de mon ennui.

Dans ma poche, je tâte mon Vauvenargues. Je m'assieds contre une guitoune et je commence à lire :

« Quand vous êtes de garde au bord d'un fleuve où la pluie éteint tous les feux pendant la nuit... »

Deux ombres se sont approchées de moi. Je lève les yeux. Deux visages souriants me regardent : Jean Breauce et Marcelin.

— Mauvais garçon, dit Jean Bréauce. Je vous ai infligé une promenade sans grand intérêt. Ne me pardonnerez-vous pas ce qu'une manière d'agir quelque peu secrète peut avoir d'inconvenant ?

J'hésite avant de répondre, mais tout à coup, l'espace d'une seconde, j'aperçois sur ses traits cette détresse poignante qu'il n'avait pas dissimulée à Tanger, et c'est à mon tour de lui sourire.



Et puis les événements se sont déroulés. Où est Jean Breauce, à cette heure où j'écris ? Quelque part dans le monde, et je pense à lui avec une douceur amère contre laquelle je me défends mal. Comme il est difficile d'analyser ses sentiments ! Pitié, mépris obscur, affection peut-être, est-ce tout ce que j'ai conservé de ces heures lointaines où, pourtant, j'ai l'impression d'avoir tenu son âme entre mes doigts ?

Pendant que nous faisons la sieste, le convoi est arrivé. Les chauffeurs s'apprêtent à repartir vers le bivouac du bataillon, mais je remarque que deux camions sont rangés à part. Autour d'eux des légionnaires montent la garde. La rame s'en va derrière ses

auto-mitrailleuses. Nous la regardons s'éloigner sur la piste. Jean Breauce, indifférent, fume des cigarettes. Les derniers véhicules disparaissent, engloutis par l'horizon, derrière les replis du plateau où la lumière brûle.

Heintz, le lieutenant de légion, vient relever ses hommes et nous demeurons seuls autour des camions; Jean Breauce, Heintz, Marcelin et moi. Breauce achève sa cigarette. Il la jette, l'écrase soigneusement sous son talon. Puis il monte sur un des véhicules et enlève la bâche qui recouvre le chargement. Des sacs de ravitaillement apparaissent. Il coupe la corde de l'un d'eux, fouille à l'intérieur et en retire des poignées de biscuits de soldat. Enfin, il ramène deux mousquetons tout neufs, la boîte de culasse soigneusement enveloppée d'étoffe. Il redescend, nous regarde et dit simplement :

— Voilà.

— Les salauds! gronde Marcelin.

Jean Breauce allume une cigarette.

— C'était du travail bien fait, dit-il d'une voix froide. Il cligne à demi les yeux, avance les lèvres, pousse un caillou du bout de son soulier.

— Comment allaient-ils faire pour passer les fusils? C'est moi qui ai posé la question.

— C'est bien simple, répondit-il. Le convoi va arriver à destination vers la tombée de la nuit. C'est le moment propice aux attaques et les camions sont bien mal défendus par les autos-mitrailleuses.

J'aperçois son visage. Il est sans doute repris par son métier, car il a une expression cruelle qui me déplaît.

— C'est une solution, continue-t-il, ce n'est sûrement pas la bonne, parce que les gens qui font ça répugnent aux violences inutiles. Il est plus facile de simuler ou de créer une panne mécanique. Sur ce point vous êtes mieux renseigné que moi. Comme il va faire sombre, on abandonne les camions et leur chargement pour venir

les reprendre à l'aube, mais pendant la nuit quelqu'un a enlevé les mousquetons.

Devant une guitoune, un légionnaire est en faction. Nous entrons. Les deux chauffeurs et leurs deux graisseurs arabes sont assis sur le sol. Jean Breauce les examine un instant sans mot dire, puis il sort son mouchoir, le mouille, s'approche d'un des graisseurs et lui frotte la figure; sous le masque de crasse et de hâle artificiel un visage blanc apparaît. L'homme dans ses guenilles n'a pas bougé. Jean Breauce remet son mouchoir dans sa poche.

— Tu as perdu, dit-il simplement.

— Oui.

— Tu avais trop souvent gagné.

Un faible sourire tend la bouche de l'inconnu.

— C'est vrai.

Nous nous éloignons à cheval.

— Vous pouvez venir, m'a dit Jean Breauce, c'est le dernier acte et nous n'allons pas très loin.

Derrière nous, une dizaine de sahariens chevauchent autour du prisonnier. Au bout de deux ou trois kilomètres, la piste longe un grand repli de terrain derrière lequel le plateau disparaît. Jean Breauce met pied à terre, s'éloigne avec l'inconnu, ils gravissent tous deux le remblai et disparaissent. Un coup de feu claque et fait frémir ma monture, puis Jean Breauce revient et referme son étui-revolver.

Les derniers instants de notre rencontre, nous les avons passés ensemble sous ma guitoune à Erfoud. Je m'étais assis assez loin de mon compagnon, et, malgré moi, je ne me défendais pas d'un mépris auquel se mêlaient la tristesse et la pitié.

— Je ne diffère pas beaucoup d'un assassin, avait dit Jean Breauce, et il avait eu un rire sombre. — Bah! avec un peu d'habitude!...

Je ne disais rien, mais je comprenais beaucoup de

choses. Ce mystère qui semblait flotter autour de lui, sa détresse, ce dégoût de lui-même qu'il dissimulait parfois si mal, ses paroles enfin derrière lesquelles je voyais l'amour d'une vie claire et loyale :

« Je partais pour mon dernier assaut; combien de fois pendant des années... »

Il se leva pour s'en aller, aperçut mon Vauvenargues par terre, le ramassa et le tint un instant dans ses doigts.

— Nous avons voulu vivre en suivant de grands exemples. Ah! misère!...

Il laissa retomber le livre, souleva la portière de toile et s'en alla; il avait oublié de me tendre la main.

Plus tard je reçus ces mots sur une carte :

A bord de l'Atlas. Dans un instant le navire va partir. Je retrouverai facilement au retour les sillages de l'aller, mais je n'y retrouverai pas votre amitié.

Tout cela n'était pas dépourvu de littérature; je mis la carte dans ma poche et je m'occupai de vivre. Six mois après, étant de passage à Casablanca, je me rendis aux bureaux de la compagnie de navigation. Je cherchais sur la liste des passagers qui s'étaient embarqués le 20 mai le nom de Jean Breauce. Il ne s'y trouvait pas.

Ainsi son nom même était un mensonge et rien ne me restait plus de lui. Un instant, sur le bord du trottoir le long duquel se pressait une vie tumultueuse et dans laquelle j'étais désorienté, j'essayai de reconstituer son visage.

Il m'apparut avec son sourire triste, mais son fantôme était si incertain (moins incertain peut-être que mes pensées) que la foule le dissocia tout de suite.

Alors et comme pour répondre à sa volonté, je laissai retomber sur toute cette aventure et sur ses acteurs le double rideau du temps et de l'oubli.

GEORGES PONCET.

ODE EN MÉMOIRE DE SHELLEY¹

A Robert de Souza.

I

*Oni, je sais... Les lois sages du nombre
commandent aux révolutions,
et sans arrêt ni heurt, dans l'infini sans ombre
le nombre guidera les constellations...*

*Je sais qu'autour de nous, profond comme une conque,
le temps résonne d'échos
et que toute heure ainsi se creuse et se prolonge...
Les résurrections s'élancent des tombeaux.*

*Mais vraiment l'on dirait, ce soir anniversaire,
qu'entraînée au travers des astres enflammés
et des astres éteints, le nombre a ramené,
parmi l'éther, notre terre
à ce point merveilleux du chemin de cristal
où les étoiles, l'air, le vent et la lumière,
le ciel entier, les bois, la mer et le mystère
et le silence même se souviennent,
comme enchantés par vous, comme enivrés
de vous, ô Shelley.*

*Le clair de lune est pur, comme le clair de lune
de ce monde évoqué par votre verbe ailé;*

(1) Jean de Cours, né à Montezun d'Armagnac, le 3 novembre 1892, mort à Saint-Gervasy le 9 septembre 1928. Poète, il publia *Treize Chansons pour exprimer la Vie* (La Phalange, 1919), et *Suite Tourangelles à la Louange de Dieu* (La Connaissance, 1922), plus quelques poèmes au *Mercur de France*, à la *Grande Revue*, aux *Trois Roses*, à *Rythme et Synthèse*. Il laisse plusieurs poèmes inédits et d'importantes études d'esthétique, dont un livre sur *Francis Vielé-Griffin* publié en 1930 (Champion éd.). Son esthétique le rattache au Symbolisme. Il venait de fonder en 1928 la revue *Poésie Pure*.

*tout chante à l'unisson de vos douces musiques,
et quelque amour mystique unit en son anneau
mon cœur qui n'est plus seul en cette solitude
embaumée au chèvrefeuille et au tilleul...*

II

*Paix des minuits légers berçant la terre heureuse,
espaces bleus où des parfums tendus,
de fleurs en fleurs et d'arbres en arbres,
célèbrent comme cordes de harpes
une sérénité que l'Esprit a perdue.
Ah! je ne sais pourquoi ma pensée loin de vous
et du soir doux
s'égare...*

*Je la sens, par delà la distance et le temps,
s'enfuir!... Elle tremble, elle hésite,
ne reconnaissant plus au bord du golfe triste,
ô Shelley, la maison.*

*Où sont donc ces pins verts, qui murmuraient au vent,
et, caché par les buissons de myrtes,
ce double chœur des chères voix,
rossignols d'amour, alouettes de joie?...*

*Quel silence sur toutes ces choses!...
Ta porte est close et sur ton seuil,
A l'abandon, les roses tombent...
Quelque deuil hante-t-il de son sommeil
cette terre heureuse, réalité du ciel?*

III

*Adonaïs est mort; au tertre de sa tombe,
refleurit l'anémone d'été.
Pourtant, depuis mille ans,
toujours l'on se raconte
les moindres traits de sa beauté :*

« Sous ses cheveux dorés, lorsque son regard brille,
n'est-il plus beau qu'un Lys? »

Et n'est-ce à lui toujours que toute jeune fille
songe, en songeant à l'amour;
quand elle se sait seule et rougit à son aise,
se tait, baisse les yeux, sentant son cœur qui pèse,
en cette aube qui l'émerveille,
en ce soir qui la trouble aussi...

Adonaïs est mort, mais le bel Adonaïs
n'était point cette ombre blême,
que la déesse éperdue embrassa à genoux...
Paix donc! cessez vos pleurs et vos longs cris funèbres,
Muses, voyez au ciel, une étoile se lève,
et l'âme d'Adonaïs, pure étincelle,
scintille encore pour vous...

Aussi beau qu'Adonaïs, tu pleurais sur toi-même,
Shelley, en dédiant ton thrène à ton ami...
Dormez-vous tous deux sous les violettes?
Le vent monte si doux de l'étroit cimetière,
que je crois reconnaître, à ses espoirs, ton chant,
avec le vent, dans le vol blanc des marguerites.

IV

Clair Esprit, du palais où te fête la mort,
entends-tu s'élever les harmonies légères
que dispense la nuit à la terre
en se posant sur elle comme un baiser?...

Il linte en toute fleur un grelot de rosée;
chaque chose, pour nos corps,
se fait trop fine...

N'est-ce un oiseau qui, de son trille,
conduit cette ronde invisible
et plus blanche que robe de fée?

Que disent donc ces chœurs sans voix
aux roses nouvelles, réveillées

*pour se mêler, parfums et joie,
aux pas ailés de cette danse,
où frêles et pures s'élancent
les essences délivrées?...*

*Ton âme est bien leur sœur voilée,
absente et présente — le sais-je? —
Il est des étoiles mortes, peut-être,
dont vibre toujours la lumière...*

*Te l'ont-elles appris, la mort et la tempête,
ce qu'est la Vie, ô poète?*

V

*Le bleu du ciel porte l'oiseau,
et la barque sur l'eau
ne pèse plus que feuilles vertes.
L'abeille enroule un sentier d'or
dans la poussière où le soleil s'endort;
l'insecte pend au fil de la Vierge...*

*L'homme au gré des mouvantes saisons
poursuit l'oiseau, sculpte la pierre,
ensemence et creuse la terre,
bâtissant, lourdement, la prison,
don il voudrait secouer les portes...
Car l'homme est porté par la vie,
et la mort porte la vie des hommes.*

*Aussi la vie est et n'est pas.
Hier, n'est-ce pas,
l'espoir la conduisait vers ce qui n'est encore
La nuit pâlit, avec l'aurore;
ce qui n'était pas n'est plus.*

*Jours bénis, saintes saisons
moments trop courts à ceux qui s'aiment,
folies, réalités, raisons,
qu'êtes-vous, sinon un poème?...*

*Pourquoi pleurer? pourquoi gémir?
Chantons à pleine voix ces rythmes
par qui l'âme se divinise,
en prêtant à tant d'ombre un reflet de ses yeux,
Comme toi, Cœur des Cœurs, heureux...*

VI

*Qu'importe si, pareils aux vagues de la mer,
passent et disparaissent les hommes?
Les feuillages rouges et jaunes de l'automne
Ont fait la terre d'aujourd'hui.*

*La terre se réchauffe au soleil quand il luit.
Autour de nous la vie et la mort se mêlent;
trop claires pour nos regards éblouis,
elles échangent leurs merveilles.*

*Comment, nous le savons à peine;
pourquoi, — le saurons-nous jamais?
seuls le devinent peut-être
ces beaux anges, hérauts de Dieu.*

*Toi, tu fus, ô Shelley, l'un d'entre eux;
tu nous disais que toute chose
créée, même en s'effaçant, compose
un rayon de l'éternelle rose,
qui refleurit, ailleurs et pour toujours...*

*Qu'importent les années ou les jours,
si notre songe se prolonge
en l'ivresse dont nous l'avons paré?...*

Poète, c'est ainsi que la Vie triomphe.

JEAN DE COURS.

UN LANCELOT DU XVIII^e SIÈCLE

LOUIS GRESSET

Le langage est un enfant terrible, qui prend facilement de mauvaises habitudes, court volontiers dans le ruisseau, a de dangereuses fréquentations, manque de pondération lorsqu'il veut s'habiller, soit qu'il se promène tout dépenaillé, soit qu'il se pare de vêtements trop recherchés qui lui enlèvent tout naturel et toute liberté. Comme tous les bambins, il se plaît à imiter autrui, faisant siennes de préférence les habitudes des étrangers. De tout temps il lui a fallu des Mentors pour le corriger, le guider dans la bonne voie et lui donner agréable tournure.

Ces Mentors au cours des siècles eurent des noms divers et obéirent à des disciplines opposées : les uns furent ardents et laissèrent une excessive indépendance à leur élève, les autres se montrèrent plus réservés et tinrent parfois celui-ci trop en lisière. A coup sûr, parmi les premiers faut-il compter Rabelais, Montaigne, du Bellay, Fénelon et Rousseau et parmi les seconds Lancelot, Boileau et Voltaire. Malherbe participe à la fois des deux genres de régents du bon langage, puisqu'il bride celui-ci avec sévérité tout en le laissant vagabonder sur les berges de la Seine, non loin du Port-au-Foin. Vaugelas, lui, fait bande à part, strict observateur de l'usage, maître de la langue. De nos jours, Lancelot a pour digne successeur M. Abel Hermant, que ses *Entretiens avec Xavier* et ses *Remarques* classent parmi les régents à la fois ardents et réservés. M. Abel Hermant a élevé son enfant terrible non pas en serre chaude, mais en pleine nature;

seulement la nudité lui fait horreur et il revêt celle-ci de vêtements à la française, ayant un chic anglais fabriqué à Paris. Son disciple n'est pas un fils naturel ; il est de bonne famille, peut se mettre au diapason de son époque ; il lui est toutefois interdit de prendre un accent étranger. Et surtout il doit bien se garder de faire un long stage dans les administrations publiques, dans les bars et les dancings, où il finirait par devenir bien vite un ci-devant fort ordinaire, voire un petit nègre déconcertant. Ainsi le langage moderne s'enrichit de termes barbares et s'appauvrit lamentablement en se chargeant des oripeaux pérégrins et des uniformes fabriqués par les artisans, les techniciens et les pseudo-mondains.

Le confident de Xavier a bien raison de tancer d'importance l'enfant terrible, qui semble être le rejeton bizarre de plusieurs pères, hélas de nationalités diverses ! Au milieu du XVIII^e siècle déjà, l'anglomanie sévissait ; la langue s'appauvrissait, en s'enrichissant de mots de salon, de vocables scientifiques, d'expressions excessives ; mais l'enfant terrible, loin de se promener tout nu en pleine nature avec Emile, se confinait et s'étiolait dans l'atmosphère factice et surchauffée des bureaux d'esprit ; on ne reconnaissait plus le bel enfant de Rabelais, de Montaigne et de Corneille. Un Lancelot osa alors prononcer un énergique désaveu de paternité, un Lancelot qui, pour avoir fait parler de façon exquise un insolent perroquet, ne peut pourtant point être taxé de psittacisme, s'érigea en régent du bon langage et tenta énergiquement par devant l'Académie de redonner à l'enfant terrible figure et force françaises, en le débarrassant de ses fards étrangers, de ses vêtements bizarres et en le ramenant au soleil enchanteur de la douce Ile-de-France. Ce Lancelot méconnu de ceux qui ne voient en lui que l'auteur de l'exquis *Vert-Vert*, de l'amusant *Lutrin vivant* et du malicieux *Méchant* est Gresset. Gresset, qui n'a sa rue dans Paris que depuis deux ans et qu'il nous faut placer

auprès des Mentors du beau langage. Excellent précepteur, puisqu'il était à la fois dans les ordres et dans le monde; de l'abbé il avait la sévérité indispensable pour lutter contre les fantaisies de la mode, la légèreté excessive des bavards de salons; du mondain il gardait heureusement le sourire et la grâce. En lui l'enfant terrible trouva un Lancelot qui ne l'empêchait pas d'aller dans le monde, à condition de s'y présenter avec le même costume de bon goût et de bon ton porté par ses grands ancêtres du XVII^e siècle. La grâce et le charme devaient en être tout raciniens; foin des vêtements efféminés, des uniformes étrangers, des expressions extraordinaires en usage dans les corps de métier. L'enfant de Gresset était un excellent petit provincial, qui aux yeux des mondains semblait descendre d'un paysan du Danube, ayant appris à parler correctement sa langue avec un grand seigneur français. Certes Gresset est un peu sévère pour les termes nés de la mode, de la science, des métiers, mais sa régence est si proche de celle qui gouverne Xavier qu'il nous a paru piquant de la peindre ici. Gresset n'est pas seulement le chantre de *Vert-Vert*, du *Lutrin vivant*, le père de ce *Méchant* que jalousait Voltaire, Gresset est aussi l'auteur d'un discours prononcé à l'occasion de la réception de Suard à l'Académie Française et où l'on retrouve le meilleur de la doctrine linguistique du Lancelot du XVIII^e siècle.

Mais d'abord qui était ce Suard, pour lequel Gresset devait rompre tant de lances en faveur du beau langage? Suard, le pâle, comme l'appelait le bon abbé de Saint-Pierre, était alors l'auteur de *Variétés littéraires* et d'une traduction de l'*Histoire anglaise de Charles Quint*, ouvrages auxquels plus tard allaient se joindre des *Mélanges*, une *Préface* fort remarquable d'ailleurs aux *Caractères* de La Bruyère, dont Andrieux se plaisait à dire que c'était « le Cid » de notre auteur, et enfin une fidèle traduction de *La Décadence et de la Chute des Romains*

de Gibbons. L'historien anglais appréciait tout particulièrement Suard, qui avait de si heureuse manière fait parler la langue française aux écrivains des autres nations. Suard connaissait la littérature britannique par le côté d'Addison, de Pope, de Goldsmith, des moralistes et des poètes du temps de la reine Anne. On concédait au nouvel élu de la modération, de l'urbanité, un ton de liberté honnête. Partisan du XVIII^e siècle, mais non de la Révolution, il s'arrêtait à d'Alembert sans passer par Condorcet. Vers 1801, il devait fonder *Le Publiciste*, dans lequel il publia des articles de Mlle de Meulan, et demeura d'une indifférence polie à l'endroit du *Delphine*, dont *Les Débats* sous la signature de M. de Feletz relevaient de fâcheux néologismes d'alors, tels que « persistance », « vulgarité » et « inexistence ». Suard mourut en 1817, à l'âge de 81 ans, secrétaire perpétuel de l'Académie. Il ne manquait point de sens critique, admirait Vauvenargues, estimait que *Le Mariage de Figaro* était « de la Révolution en action » et avait su replacer La Bruyère au rang que méritait le traducteur de Théophraste, à qui il trouvait d'ailleurs plus d'imagination que de goût. Il le commentait volontiers dans le salon de M. de Vaisnes, qu'il fréquentait assidûment. Sa conversation était parsemée de citations de Chamfort et de mots cruels de ce curieux marquis de Lassay, lequel se plaisait à déclarer « qu'il faudrait avaler un crapaud tous les matins pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde ». Ce crapaud, Suard l'avalait chaque fois qu'il rencontrait Geoffroy. Le terrible critique, avec sa brusquerie et sa crudité de langage, n'arrêtait point de dauber sur son confrère. Comme tout académicien qui voulait briller et réussir alors, Suard avec sa femme, dont la grâce du visage égalait le charme de l'esprit, tenait salon. On disait qu'ainsi Mme Suard, digne émule de Mme d'Houdetot, replâtrait la situation littéraire de son mari. Comme

on le voit, la méchanceté ne perdait point ses droits dans l'Assemblée sereine, où allait bientôt être créés les Prix de vertus. En 1772, lorsque Suard se présenta avec Delille à l'Académie, sa réception fut rejetée par le Roi et ne fut agréée que deux ans après, grâce aux bons offices de l'ineffable duc de Nivernais, véritable avocat de la docte compagnie auprès de la Cour et de la Ville.

Le discours à Suard aurait fort peu d'intérêt si Gresset, s'élevant au-dessus du médiocre sujet offert à son éloquence, ne s'était point posé en Mentor sévère de la langue française, menacée à la fois d'appauvrissement et d'enrichissement. Paradoxe apparent : les langues riches ayant parfois très peu de mots à leur disposition et les langues pauvres souvent devenues telles par un apport excessif de termes impropres. Ces considérations sur la vie de l'idiome national sont suivies de critiques sévères touchant la décadence des mœurs et l'éminente dignité du génie français. Il est curieux d'entendre parler de sujets graves avec une si docte pertinence celui qui demeure aux yeux de tous le confident de *Vert-Vert*. Il est vrai que la vie même de Gresset est l'image de son talent. Notre auteur passe son temps au couvent, lorsqu'il brille dans le monde, et aussitôt qu'il s'est fait oublier entre des murs monacaux, il regagne Paris où son étoile a pâli, où la mode l'étonne et l'exaspère par ses nouveautés. Il tient ainsi et du régent de collège et du mondain, et du moine et du libertin. Ses idées sur la langue attestent de ces divers personnages, qu'il résume si curieusement en lui. Sa doctrine d'ailleurs ne manque ni d'originalité ni de profondeur. Elle vaut encore aujourd'hui et certains passages du discours conviennent fort bien au temps présent. En 1774, tout comme maintenant, la grammaire était fort en faveur. Il y avait beaucoup de « grammairistes clubs ». Les dames accordaient toute leur attention aux travaux des disciples de Vaugelas. Les conférences de l'avocat Douchet étaient suivies avec passion

et l'on attendait impatiemment que parût dans la presse une analyse d'un livre consacré à la langue.

Gresset savait ainsi fort bien ce qu'il faisait en parlant du langage; il était en somme le fidèle serviteur de l'opinion et de l'Académie. Non content avec Michaelis qu'il admire, de voir démontrée l'action des idées sur les termes et l'action réciproque de l'expression sur la pensée, il expose comment la langue suit les mœurs dans leurs révolutions, combien les mœurs d'un temps ont d'empire sur le langage, combien leur amollissement, leur décadence, leur dépravation énervent, dégradent et corrompent le style dans les écrits et les conversations. Que dirait Gresset aujourd'hui? Certains escrocs de haut vol ont rendu caduc le mot million, remplacé par ce terme de ruisseau « unité »; de même que la décadence des études classiques nous vaut dans les circulaires ces « vocables nouveaux riches » de *permanisation*, *normalisation*, *motorisation* et *standardisation*.

De peur d'ennuyer « aussi bien qu'un autre », Gresset se contente d'esquisser à grands traits l'empire des mœurs sur le langage et dresse un malicieux bilan des pertes fâcheuses et des nuisibles acquisitions qu'a faites la langue au cours des siècles. Il déplore de la meilleure foi du monde l'affaiblissement des mœurs généreuses et franches de jadis, la disparition de ces temps de vertu et de bonheur où, selon l'expression de Montaigne, la vérité avait sa franche allure. Il est vrai qu'au XVII^e siècle les contemporains de Boileau pleuraient déjà sur cette époque défunte, que la patine des années avait rendue si douce et si attachante. On oubliait un peu trop cependant et la rudesse du siècle d'Henri IV et la déliquescence des mœurs de la Cour des Valois. Gresset est navré de constater la disparition de certains termes énergiques, lumineux, nécessaires même, remplacés hélas! par de faibles équivalents. Si Rousseau se montre un latitudinaire déchainé, Voltaire affirme que « l'essentiel est de savoir se

servir avec art des mots qui sont en usage ». L'auteur du *Siècle de Louis XIV* et Gresset continuent Boileau, tandis que Jean-Jacques donne la main à Fénelon, si favorable aux néologismes qu'il niait que les mots créés par les peuples leur appartenissent en propre.

Comme son perroquet, notre académicien entend ne se servir que des vocables précis et naturels, qui lui ont été appris par l'usage. « Il faut d'ailleurs prononcer l'idée telle qu'elle vient d'être conçue »... Voilà, semble-t-il, qui est bien dangereux dans un salon. Au cloître on ne se parle qu'à soi-même, cher moine du Danube. Point besoin de « ces sublimes vernis, de ces gazes perfides » que vous vitupérez, pour y converser avec vos frères. Mais au milieu de mondains, allez donc exprimer sincèrement votre pensée!... L'on aurait tôt fait de vous jeter dans le puits, d'où vous auriez fait sortir la *vérité toute nue*, sans avoir eu soin de la parer de mots trompeurs.

Justement, répond Gresset, ce sont vos bureaux d'esprit qui, en affaiblissant les mœurs, ont enlevé au langage sa sincérité et sa valeur de jadis. Chaque mot n'est qu'un mensonge! Où est maintenant le naturel, où sont la *simplesse*, la loyauté, le style mâle et franc des siècles de vertu? Où est la langue de Montaigne, d'Amyot et de Sully? Avant Gresset, Malherbe avait dit choses semblables. A la vérité, Corneille et Racine, en filtrant la langue, lui avaient retiré ces impuretés et ces scories, dont notre académicien déplorait la disparition. A cette époque bucolique on regrettait les siècles de fer; dans ces derniers on aspire au contraire au retour des bergeries et des petites manières gracieuses. Gresset a, il est vrai, d'autres choses à regretter; il ne retrouve plus la langue noble, brillante et pure de Racine, de Boileau et de Fénelon. Il a tort — Suard se chargea de réparer cet oubli — de ne point signaler La Bruyère, dont Voltaire remettait au jour la petite phrase concise et incisive. Gresset exagérait; il y avait moins loin de Racine à lui que de Cor-

neille à Racine. Des mots anciens, vigoureux, trapus, sortis tout armés des guerres et des troubles étaient tombés en désuétude. Gresset veut qu'on les ranime; « leur vieillesse, dit-il, en rentrant dans le monde serait cajolée par le bon air et la mode ». Ce n'est pas sûr; les archaïsmes prêtent à rire; ceux qui les emploient font figure de pédants. Et puis le dogme de Vaugelas — il n'est jamais permis de créer des mots — n'est plus admis alors sans discussion. Parler comme Montaigne et Sully, même comme Corneille et Racine, mais n'est-ce point empêcher le progrès du langage? Les scrupules des puristes, lit-on dès 1710 dans *Les Nouvelles de la République des Lettres*, ont gâté nos meilleurs écrivains. Fontenelle, La Motte et l'abbé de Saint-Pierre sont parmi les novateurs à la suite de Fénelon. Et voici ouverte la querelle des néologistes et des intraitables, telle qu'elle l'est encore aujourd'hui. Précédant M. Abel Hermant, notre Gresset se dresse contre ces dangereuses innovations, en faisant toutefois une moins fine et moins judicieuse critique des mœurs que l'auteur des *Transatlantiques*.

Le bon abbé provincial constate avec tristesse que les pertes réelles de la langue ne sont point compensées par ses modernes acquisitions. De quelle ridicule bigarrure de noms ne se trouve-t-elle pas surchargée? Gresset, il est vrai, déteste les salons, la mode et n'est point latitudinaire. Certains termes nouveaux l'exaspèrent. Pourquoi l'ottomane, la chiffonnière, le frac, la chenille, le caraco, les baigneuses, les iphigénies, le cabriolet, la désobligeante, le solo et la dormeuse? Mon Dieu, cher M. Vert-Vert, sans doute pour suivre les modes nouvelles, pour permettre aux gens de la cour et de bonne compagnie, vrais régents du beau langage, selon Vaugelas, de s'entendre et de converser. On ne peut pourtant point appeler chaise ou carrosse la légère voiture à deux roues, qui vous mène de Paris à Versailles au galop d'un cheval anglais! L'ottomane n'implique point que les Turcs soient désormais

les maîtres du langage français. L'Iphigénie est le nom poétique d'une tunique exquisement grecque. Eh quoi, la Grèce, dont vous célébrez dans vos vers le génie et le charme, ne trouve point ici grâce à vos yeux. Nullement; et voici que Gresset se montre exagérément sévère. Écoutez-le; il sent un peu sa province :

La plupart de ces nouveaux noms, dit-il, n'étant que bizarres et plus ou moins plaisants, comme il est des temps où le ridicule est un aliment de première nécessité, on doit se résigner à entendre ces noms aussi nécessaires à joindre aux dictionnaires que les objets qu'ils énoncent sont essentiels à la félicité publique, objets aussi nécessaires que les coiffures modernes le sont au bon sens, les toitures anglaises au bonheur de l'âme et la nouvelle cuisine à la bonne santé.

Vouloir supprimer tout cela,

ce serait vouloir anéantir toute la consistance de tant d'êtres moitié agréables, moitié importants, qui n'ont de langage bien décidé que ces termes, de principes que le costume et dont tout le mérite serait perdu, toute l'existence anéantie, si cet univers devenait assez malheureux pour n'avoir plus ni gazes, ni paillettes, ni jolis chevaux, ni dentelles, ni fleurs d'Italie, ni boîtes à plusieurs ors, ni élégantes, ni merveilleux, ni chenilles.

Gresset se montre bien dur pour cette société légère et futile, qui précisément se délecte des impertinences de Vert-Vert! Et combien eût-il été marri, s'il lui eût fallu vivre au rude siècle de Sully et porter le lourd harnois de guerre! Mais voilà, éternel snobisme, on admire toujours de confiance le passé! Les siècles sont comme la poudre de riz et le rouge des événements; grâce aux uns, les autres font figure de jolies femmes éternellement fraîches et jeunes.

Et Gresset, ennemi des nouveautés, réclame ironiquement la publication du dictionnaire des modes, « dictionnaire portatif in-seize, dont un volume naîtrait chaque

mois de l'année », comme si les autres époques n'avaient pas eu, elles aussi, leurs « nouveautés » de la couture. Qu'eût-il dit aujourd'hui devant cette avalanche de mots barbares : Pull-over, sweater, polo, kasha, tea-gown, etc.? L'anglomanie, qui trouvait grâce devant Fénelon, fut d'ailleurs en France toujours de saison.

A la rigueur, tous ces noms ne feraient point de mal : ils iraient se ranger dans la classe de tous les mots techniques, dont le dépôt littéraire de la langue n'est point obligé de se charger. De nos jours en effet, n'a-t-on point oublié le « suivez-moi jeune homme » et le « pouff » de nos aïeules? Mais ces vocables nouveaux ont bouleversé notre langue. Un art s'est répandu de parler sans avoir rien à dire et Gresset vitupère ces demi-mots, ce papillonnage éternel d'épigrammes manquées, cette puérile fureur de ne point parler comme les autres, ce ton décousu, sans idées raisonnables, sans suite aucune, dont il résulte que presque toutes les expressions ne sont que des modulations vagues, que l'on imprime à l'air. Ainsi la conversation n'est plus un plaisir, c'est un travail, une suite de tours de force, un *état de guerre de prétention*. Le mot est joli et il faut avouer que sur ce point Gresset avait raison. Avec autant de cruauté qu'il stigmatise les sadiques de la méchanceté, il fustige les « assembleurs de mots grotesques », les bruyants et ridicules merveilleux, mirliflores élégants et célestes, dont les conversations, où fusent de grands éclats de rire tristement gais, dénaturent cette belle langue française confiée à la garde de l'Académie.

A la vérité, ce sont moins des mots nouveaux que des rencontres disparates de vocables opposés par leur essence, que l'on découvre dans le vocabulaire de ces successeurs des Précieuses. Et que ce vocabulaire devait énerver Gresset! Que pensez-vous d'une haie, appelée *suisse du jardin*, du dé surnommé *l'oracle roulant du dessin*, du marchand de ramage pour dire marchand d'oi-

seaux, du greffier solaire pour désigner un cadran? Et puis il faut ajouter ces expressions saugrenues, telles que : *refus attirants, coups de langue bien assénés, sages téméraires, avars prodigalités*.

Ces ridicules nouveautés, issues de la Chambre bleue, Voltaire avant Gresset les avait condamnées.

Un mot nouveau, disait l'auteur de *Candide*, n'est pardonnable que quand il est absolument nécessaire, intelligible et sonore. On est obligé de créer en physique; une nouvelle découverte exige un nouveau mot. Mais fait-on de nouvelles découvertes dans le cœur humain? Y a-t-il d'autres passions que celles qui ont été exprimées par Racine, effleurées par Quinault? On ne peut plus rien changer à l'italien, à l'espagnol, à l'anglais, au français sans les corrompre; la raison en est claire; c'est qu'on rendrait bientôt intelligibles les livres, qui font l'instruction et le plaisir des nations.

Et Voltaire de déplorer des vocables modernes tels qu'*éduquer, suspecter, égaliser, mystifier, obtempérer, errement, provocation, portion, redingote et vaux-hall*. Raillées à leur naissance, certaines expressions ont été dans la suite acceptées sans peine : *faire bourse commune, façon de faire, tomber amoureux, mettre en valeur*. Et l'on va même jusqu'à regretter l'apparition de *bienfaisance, érudit, inattaquable, inexécutable, naturalisme, perfectionnement et popularité*.

Avec Voltaire, Gresset veut enfermer la langue dans le tombeau de son passé. Rousseau la délivre et proclame que la première règle de l'écrivain est de « se faire entendre ».

Toutes les fois, dit-il, qu'à l'aide de dix solécismes je pourrai m'expliquer plus fortement ou plus clairement, je ne balancerai jamais; pourvu que je sois bien compris des philosophes, je laisse volontiers les puristes courir après les mots.

De ce jour, le néologisme se mit à fleurir. Le chevalier de Jancourt constate que « la langue française n'est

qu'un ramage faible et gentil et qu'elle n'a point une étendue fort considérable ». Et Marmontel regrette le temps où la langue était conquérante ! Il est curieux de noter que les poètes d'alors qui, tous descriptifs, auraient dû se montrer partisans des néologismes, n'ont jamais cherché le pittoresque dans les mots nouveaux, alors qu'avec les publicistes Beaumarchais donnait librement dans le barbarisme et réunissait dans une même phrase *églistier, rager et rétablisseur*.

Et l'on déplore que Chénier, voulant désigner le beurre et le fromage par leurs noms, ainsi que le souhaitait Gresset, use de cette si ridicule périphrase :

Le lait, enfant des sels de ma prairie humide,
Tantôt breuvage pur et tantôt mets solide,
En un globe fondait sous ses mains épaissi
En disque savoureux à la longue durci.

La contagion néologique est telle que Gresset la voit s'étendre jusqu'aux médecins. Ceux-ci lui semblent avoir inventé des maladies neuves, afin de pouvoir employer de nouveaux termes et surtout de curieux assemblages de mots. Nous sommes loin en vérité, de Diafoirus et de son latin de cuisine. Les chapeaux pointus de 1774 ne parlent plus que de *nerfs agacés, crispés, de système vaporeux à débrouiller, de baume à donner aux esprits*. La fièvre se nomme *fluctuation*, à son début ; lorsqu'elle décroît, *fin de tempête* et *queue d'orage*.

On imaginerait, poursuit notre auteur Tant-Pis, que tous les matins ces parleurs agréables, ces docteurs ambrés, avant que de se mettre en route pour distribuer élégamment la mort ou la vie, préparent une certaine ration de termes doctement choisis, pour ne point parler aujourd'hui comme ils parlaient hier. Eh ! mes amis, soyez des consolateurs et non des esprits, on vous demande des secours et non des épi-grammes, ne faisons point pétiller les lampes du bel esprit sous le pâle flambeau de l'agonie et ne mettons point de pompons au spectre de la mort.

Cruel Gresset, qui osait demander aux médecins d'employer le mot précis, au risque de hâter la fin d'un moribond ou de compromettre définitivement le retour à la santé d'un de leurs clients encore gravement menacé! Mais le traditionalisme de l'abbé tournait le dos à la vérité et déjà le dictionnaire contenait nombreux des termes employés par les médecins dans leurs ouvrages ou dans leurs conversations. Aujourd'hui d'ailleurs ne baptise-t-on point neurasthénie, mal redoutable, les moindres petits bobos, dont se plaignent les jolies malades imaginaires?

Ce besoin de briller par des excentricités de langage, on le retrouve, c'est Voltaire qui nous l'apprend, jusque dans les prospectus d'un marchand. Ce dernier, écrit le patriarche de Fermey à l'abbé d'Olivet, autre conservateur de beau langage, pèse dans ses balances d'épicier le mérite du Duc de Sully. Ne pensez pas qu'il s'agisse de citer le nom du Duc de Sully, il l'appelle l'ami d'Henri IV et il s'agit de vendre des saucissons et des harengs frais...

Eh! mais voilà qui n'est pas si mal et l'on trouve, hélas! moins de lettres dans les annonces de publicité contemporaine. Ce qui n'empêche point Voltaire d'affirmer que le faux, le déplacé semblent vouloir dominer aujourd'hui. Que dirait-il des super-revues, des super-films et des super-extra fins échantillons?

Voilà pourquoi, constate Gresset, dans ce tourbillon moitié lumineux et moitié obscur qui nous enveloppe et nous entraîne, les idées justes perdent leur niveau, les esprits étant exaltés et l'engouement occupant toutes les places, que le sentiment laisse vides, la langue travestie s'égare, se perd dans des termes vagues d'enthousiasme. A chaque instant, pour les choses les plus simples, les événements les plus indifférents, pour des misères, pour des riens, on se dit : *charmé, pénétré, comblé, confondu, désespéré*. La balance des jugements et des réputations

n'est plus rien; il n'est plus de milieu ni dans la pensée, ni dans l'expression; tout est *charmant, merveilleux, incroyable, divin ou affreux, odieux, exécration, tout ouvrage est beau de toute beauté, ravissant ou détestable, tout homme est admirable, excellent, délicieux ou maussade à donner des vapeurs, ennuyeux à périr, bête à manger du foin; toute femme est adorable ou ridicule à l'excès, d'une bêtise amère, enfin une horreur. A tout moment, vous entendez répéter : « Oh! c'est un homme unique. » Hélas, souvent que ne l'est-il? Mais tout fourmille de genres uniques.*

Eh! mais voilà qui semble écrit en 1931! Il n'y faut point changer une virgule. La fausse sensibilité ou l'absence de sensibilité ont pour résultats les mêmes défauts de langage. L'on ne voit plus la vraie pensée que contient le mot. Au contraire, contemplons la vérité des objets, nous reprendrons le langage de chaque chose. La justesse de l'idée nous rendra la propriété de l'expression. Notre langue, aujourd'hui, par manque de sensibilité, par excès de pragmatisme est pleine d'expressions « gratte-ciel », dont l'exagération plus américaine que méridionale (les citoyens des Etats-Unis ne sont-ils pas un peu des Tartarins outre-Atlantique?) enlève au concept toute précision et au langage toute valeur. Proclamons donc avec Gresset qu'il ne faut point charger notre langage de « bizarres superfluités », dont sa richesse peut se passer.

Ce sont les mœurs et l'éducation qui commandent à la langue et Gresset fait de la pédagogie de son époque une critique des plus vives et des plus mordantes. Elle mérite d'être citée tout entière; au reste, elle éclaire fort bien la réaction « naturaliste » de Jean-Jacques et vous a un petit ton révolutionnaire. C'est en somme du Beaumarchais de salon et Taine en fit son profit en écrivant *L'ancien Régime*.

L'époque n'est pas loin encore, proclame notre abbé, où l'on

appelait les enfants de leur nom, quand après l'enfance on les habillait encore de l'habit françois, aujourd'hui que la grande mode est de les déguiser, de les travestir au sortir de la lisière, de les mettre en petits *pierrots*, en petites *colombines*, en *scaramouches*, en *matelots*, en personnages bizarres, dont on leur fait prendre le ton, le maintien et les ridicules; que de charmants et sots petits noms l'on copie et l'on invente pour les parer et les avilir! Ce n'est plus tel ou tel nom de sa famille; on les appelle encore moins des noms sacrés qu'ils ont reçus de la religion, c'est *Finelle*, c'est *Pierrot*, c'est *Jenni*, c'est *Florine*, c'est *Michaut*, c'est *Laurelle*, c'est tout ce qui n'est pas eux ou ce qui ne doit pas l'être; tels sont les titres que partagent et se disputent ces poupées chargées d'aigrettes et ces automates panachés, qui sautillent sur les pelouses des jardins publics, que les gouvernantes cajolent, apprennent à se croire plus et mieux que les autres, à primer et à se haïr, en leur faisant disputer toutes les préférences et en les habituant au sot et dangereux égoïsme, terme honteux et moderne encore, que l'amitié qui nous quitte et l'amour de la patrie, presque éteint dans beaucoup d'âmes dégénérées et de cœurs desséchés et flétris, ont rendu malheureusement nécessaire au langage de nos jours... Mais vous qui croyez avoir tout fait quand vous aurez masqué votre *bel enfant* de quelque joli nom de goût qui n'est pas le sien, de grâce rappelez-vous quelquefois que vous devez à la patrie des citoyens, des âmes et non des marionnettes élégamment organisées; songez que ce pauvre Michaut, ce petit prodige d'aujourd'hui, qui moins prodige et mieux élevé aurait un jour pu être un homme, grâce à notre régime actuel, à quinze ou seize ans marchera bien à la vérité, se présentera noblement, dansera sans doute comme les anges (car c'est ainsi que le nouveau langage qui fatigue la terre, profane les noms du ciel même), sans doute cocher intrépide, debout dans un cabriolet, ne voyant que lui-même et répandant élégamment sur son passage l'effroi, l'admiration et le rire de pitié, il saura fendre la presse, se faire détester des passants, et s'embarrasser moins des hommes que de son cheval *anglois*; mais songez aussi qu'avec tous ces petits talents supérieurs, votre élégant ne fera dans sa brillante carrière que M. le

comte ou M. le marquis honnêtement bête et sot avec distinction. Et cette pauvre petite Louissette si jolie, qui mieux conduite aurait un jour valu quelque chose, que sera-t-elle, quand elle aura été obéie dans toutes ses fantaisies, flattée dans toutes ses humeurs, applaudie dans toutes ses bêtises, prônée à frais commun?... Sans doute cette brillante éducation donne les plus belles espérances qu'à quatorze ans Laurette sera par excellence la petite personne la plus impertinente, et qu'entrant ensuite dans le monde avec toutes les grâces, toute l'élégance et tous les ridicules, elle sera, comme on peut l'attendre, une épouse vertueuse, une mère digne de ce nom sacré, une femme raisonnable. Les noms bizarres supprimés, donnez, si vous voulez, à vos enfants l'écharpe, la fraise et le panache blanc de la nation, mais sous cette livrée noble, sous ces couleurs de la patrie, sous cette parure galante et fière des temps de la franche et vertueuse chevalerie, ne façonnez plus des pantins d'un siècle frivole, ne les empoisonnez par des mœurs amollies et dépravées qui nous environnent, et rougissez de préparer à la France une génération guinguette, mesquine et fluette de personnages faux, de colifichets et d'histriions.

Sévère et juste réquisition que la Révolution devait justifier par de sanglants arguments et qui, bien que les vices de l'éducation ne soient plus les mêmes, demeure encore de saison aujourd'hui, attestant de l'influence de l'éducation sur le langage. Peut-on nier en effet que l'excessive admiration pour les sports, le romanesque dangereux du cinéma, les progrès surprenants de la science aient transformé nos enfants en « petits hommes avant l'âge », qui, lorsque *Peau d'Ane* leur est conté, n'y prennent plus un plaisir extrême, qui ont remplacé les fées du bon Perrault par la T. S. F., les arguments *parlants* par les arguments *frappants* et suivent déjà une opinion publique désordonnée et lamentable, plaçant le succès d'un boxeur et d'un cinéaste au-dessus du triomphe d'un bel écrivain ou d'un grand savant? La langue, Gresset a raison, exprime la pauvreté des mœurs. Elle s'enrichit en ap-

parence, elle s'appauvrit en réalité. Nous avons à présenter aux Suards de l'avenir et nos *groggy* et nos *knock-out* et nos *réalisations* et nos *animateurs* et nos *ensembliers* et nos *as* et nos *sonorisations* et nos *superviseurs* et ces effroyables expressions devenues courantes : *Il va fort, ça gaze, ovationner, solutionner, etc.*

C'est ainsi que peu à peu, continue Gresset, la raison est traitée de petitesse, le bon esprit de simplicité, l'antique honneur de sottise bourgeoise. Les vices sont devenus des usages, les scandales de bons avis, l'impertinence un style, le bas esprit de l'intrigue un titre de génie, les perfidies des gentillesse, les noirceurs des plaisanteries. Et l'on arrive par la transposition et la confusion de toutes les idées à donner le nom d'honnête homme à des cœurs faux, à des amis perfides, à des hommes tarés, à des femmes affichées...

Gresset, aujourd'hui, serait de l'avis de ce philosophe, qui prétendait que le mot avait été inventé par les humains pour travestir la vérité. Il pourrait ainsi constater cet affaiblissement des termes, cette ironie des vocables. Un honnête homme, voilà qui n'a plus de sens en notre temps; l'idée et l'expression sont périmées et remplacées par ces mots empreints de pitié : « brave type ». Honnête femme est maintenant archaïque et fait rire. On voit en celle-ci la victime résignée des vertus tristes, telles que le dévouement et la prévoyance. L'homme intelligent est devenu « un petit monsieur à la redresse » et le moyen de réussir s'appelle « une combine ». Dans ce siècle de « franc papier » le mot « cœur d'or » n'a plus de sens et l'on dit d'un être généreux et compatissant « on l'a comme on veut ». On ne succombe plus à l'adversité, « on est knock-out »; on ne se rétracte plus, « on se dégonfle »; on n'a plus de brillants états de service ou une situation honorable, on a son « standing »; on ne gagne plus d'argent, « on se défend »; on ne travaille plus d'arrache-pied, « on en met un coup »; on ne résout plus un problème, on le « solutionne »; on n'est plus moderne,

on est « à la page ». Comme un trop fidèle miroir, le langage reflète l'affaiblissement de la morale, la décadence de l'éducation, le matérialisme mécanique et le pragmatisme américain. Et le temps n'est pas loin où les écrivains puristes passeront pour des auteurs hermétiques.

Sachant bien que le linguiste ne peut changer les mœurs, Gresset invite les jeunes écrivains à élever par leurs œuvres des digues au mauvais goût, des barrières à l'invasion du méchant style, au dépérissement de la raison et à la décadence de la société.

Que l'Europe littéraire, conclut Gresset, puisse connaître notre réclamation contre l'abus des termes! Tous les étrangers qui étudient notre langue, devenue celle de toutes les cours d'Europe, apprendront par cette protestation, toute faible qu'elle est, que l'Académie française n'adopte rien du moderne jargon.

L'Académie aujourd'hui fait de même; les étrangers apprennent encore notre langue, dont ils ne comprennent pas toujours toutes les épithètes anciennes pourtant, telles que « ridicule ». Chaque jour le dictionnaire, véritable banque de langage, enrichit ses réserves-or, se débarrasse des « pièces » étrangères, accepte une monnaie nouvelle, moins précieuse, moins pure, mais conforme au progrès et à l'excessive rapidité des échanges. Et elle adopte certainement cette belle péroration du discours à Suard :

Soyons moins sublimes, nous serons plus heureux; soyons Français, soyons nous-mêmes; abandonnons la ridicule manie de porter sur les bords de la Seine l'uniforme de la Tamise, et que des modèles ne s'abaissent pas à n'être que des copistes! Puissions-nous du sein de ces nuages noirs voir renaitre et rayonner cette vérité de l'âme, cette franchise nationale et cette bonne gaieté française qui, fuyant toujours les glaces de l'importance, l'air nébuleux de l'intrigue et les sombres vapeurs des gens à prétention, ne brille que par les cœurs vrais, les gens aimables, les bonnes gens!

L'anglomanie du XVIII^e siècle et du nôtre, aggravée de l'américanomanie, le jargon sportif, le barbarisme administratif ont gravement endommagé notre langage. L'enfant terrible porte en ce moment un bien curieux vêtement; il ressemble à un Arlequin mal élevé. Le français, qui a cessé d'être la seule langue diplomatique, va-t-il un jour ne plus être langue nationale? Oui, nous dirait Gresset, si vous ne changez point vos mœurs. Mais parlez correctement et vous deviendrez meilleurs. Le mot est comme un bistouri : il peut vous tuer ou vous sauver; cela dépend de l'emploi que vous en faites. La grammaire et la morale sont deux sœurs siamoises; elles sont inséparables. Si vous les séparez, c'est bientôt la maladie, le dépérissement, la mort. Comme la nature, la société et le langage ne doivent pas faire de sauts. Sans doute les mœurs et les langues évoluent, se modifient, mais il leur faut continuer cette spiritualité éternelle qui les lie à nos morts. Le langage est comme une grande table de famille, où sont réunis les défunts et les vivants. Ils doivent tous se comprendre; ils ont une âme commune. Les mots sont aussi comme ces pièces de monnaie, dont les effigies varient selon les siècles, mais que l'on reconnaît et que l'on conserve, parce qu'ils sont d'or pur. On a le droit d'en changer la forme extérieure, d'en augmenter ou d'en diminuer le nombre, mais il ne faut pas polluer le métal précieux par trop d'alliages étrangers. Garder le langage éternellement semblable à soi-même, comme le voudrait Gresset, est chose impossible. On ne fait plus de commerce avec la monnaie de Charlemagne; mais être trop hardi novateur est dangereux, l'excès de néologismes, c'est de l'inflation littéraire. Gresset fut trop « revalorisateur ». L'Académie, en banque prudente des mots, saura une fois de plus stabiliser notre belle langue française, que l'ami de Vert-Vert défendit avec parfois un peu de naïveté, mais toujours avec ardeur et courage.

JEAN BEVER.

DEUX CRITIQUES MUSICALES DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

SUR FELICIEN DAVID ET A PROPOS DE VERDI

Retrouvées trop tardivement pour être jointes au dernier tome de ses Œuvres Complètes, ces pages apportent des éléments nouveaux sur les débuts littéraires de Villiers de l'Isle-Adam. Lemercier de Neuville y fit, en 1911, une allusion imprécise dans ses Souvenirs. Les deux chroniques ont paru les 11 et 18 décembre 1859, dans la Causerie, dirigée par Victor Cochinat, venu « des pays parfumés que le soleil caresse », comme son compatriote Privat d'Anglemont.

Le nom de celui-ci est moins effacé : ami de Baudelaire et Louis Ménard, auteur de quelques vers charmants, créateur de l'enquête-reportage avec ses monographies sur les métiers inconnus de Paris, mulâtre safrané, élégant dandy, mythomane à l'imagination ardente qui prit le soin de romancer lui-même sa vie. Victor Cochinat, né à la Martinique en 1823, avocat, dirigea plusieurs journaux, dont la Causerie de 1859 à fin 1861, et mourut en 1886, sous le ciel natal, conservateur de la Bibliothèque de Saint-Pierre. Malgré de multiples collaborations, il n'atteint la postérité qu'escorté d'un Guide des fumeurs (pipe, cigare et cigarette), d'une brochure sur Le Billard et d'un opuscule traitant de Lacenaire, ses crimes, son procès, suivi de ses poésies et chansons.

Moins brillamment paré, plus massif que Privat, le teint sépia sans détrempe, il admettait la plaisanterie sur ce thème facile. Charles Monselet, dans sa Lorgnette littéraire, énumération de 387 habitués de l'écritoire en l'an 1857, lui accorde cette mention : « Petit noir qui a de l'esprit comme deux grands blancs. » On peut lire dans un journal du siège, le Tribun du peuple, à la date du 20 octobre 1870 : « M. Vic-

tor Cochinat a été arrêté comme espion, auprès de la Maison-Blanche. Notre confrère a eu toutes les peines du monde à se faire relâcher, le chef du poste où il a été conduit soutenant qu'il était la « boule de neige » que fait M. de Bismarck. »

La première critique musicale, hommage de Villiers de l'Isle-Adam à Félicien David, le grand compositeur romantique injustement dédaigné, lors de la commémoration de 1830, a pour objet une reprise d'Herculanum, représenté pour la première fois à l'Opéra le 4 mars 1859. Le Trouvère datait déjà de 1853, à Rome; la version française, de 1857. A feuilleter la Causerie, on apprend d'assez intéressants détails. Cochinat, réservant sa chronique du dimanche 11 décembre 1859 aux Premières Poésies, sorties la veille des presses de Scheuring, à Lyon, conte comment il rencontra le lundi précédent, à la reprise de F. David, au foyer de l'Opéra : « un jeune poète imberbe, perdu de vue depuis deux années, que le hasard venait de replacer sur notre route... Le jeune homme dont nous parlons, et qui n'est autre que M. Auguste Villiers de l'Isle-Adam, jeune lyrique dont les aïeux ont illustré le nom dans l'histoire de France, en attendant que leur rejeton le redore aux rayons de la gloire littéraire et poétique de la France... Nous sommes du petit nombre de ceux qui, il y a deux années, ont aiguillonné et retrempé le courage de ce jeune homme, tout prêt à désespérer et à planter là la poésie... » Et Cochinat de l'exhorter : « Venez avec nous, entre deux strophes ébauchées, vous qui êtes musicien dans l'âme et passionné de belles mélodies, vous nous ferez des feuilletons musicaux. » Villiers venait d'atteindre vingt et un ans. La plaquette Deux essais de poésie, née en 1858, fit connaître que ses débuts précédaient la Revue fantaisiste de Mendès, fondée en février 1861, et les publications de l'un des amis chers de Villiers, Louis-Xavier de Ricard, le véritable initiateur du Parnasse, mais les lignes de Cochinat prouvent une antériorité encore insoupçonnée.

La collaboration restreinte de la Causerie compte Albert Glatigny, Philoxène Boyer, Théodore de Banville, Ch. Coligny, le secrétaire d'Arsène Houssaye, à l'Artiste. Le numéro du 22 janvier 1860 donne du Baudelaire : Le squelette la-

boureur, A une madone et l'harmonieux et pathétique « Andromaque, je pense à vous!... », dont deux images annoncent Mallarmé. On peut présumer que Villiers rencontra Charles Baudelaire au journal, qu'ils se lièrent plus étroitement 7, rue des Martyrs, à la Brasserie des Martyrs, et, à mi-côte du boulevard extérieur, au coin de la rue de Navarin, chez Dinochau, restaurateur des lettres, lequel offrait alors pour quarante sols un repas soigné arrosé de Corton.

Autre curiosité : tandis que la seconde causerie est signée Auguste Villiers de l'Isle-Adam, au bas de la première page figure le nom volontairement allégé d'Auguste Villiers. Dans le même numéro, des vers de Glatigny, ainsi dédiés : « A Auguste Villiers (de l'Isle-Adam). » Faut-il voir dans la signature simplifiée et dans la parenthèse de Glatigny, à ce moment mal informé, l'origine de la légende malveillante qui contesta son nom patronymique à Villiers, et ne fut pas étrangère au procès fameux de Perrinet Leclerc, où il dut au premier chef fournir son état civil?

Villiers de l'Isle-Adam voulait recueillir sa critique d'Herculanum. Elle est inscrite au faux-titre de l'édition du Nouveau Monde de 1880, parmi des « Méditations littéraires », — matière partielle de Chez les Passants, — avec des études sur Lohengrin et le Rheingold, dont parlèrent parfois ses amis de jeunesse, sans révéler les sources. Il faut supposer qu'il ne put remettre la main sur ces essais qui restent à l'ombre de périodiques oubliés, ainsi qu'un Thalar persan à l'Exposition de 1867 et un article sur Le Dragon impérial de Judith Gautier, dans l'infini dédale de la Cité des livres.

MARCEL LONGUET.

« HERCULANUM » DE FELICIEN DAVID A L'OPERA

Lundi dernier, l'Opéra nous a ressuscité l'épisode fauve d'Herculanum. Le poète de ce grand rêve est, comme on doit le savoir, M. Félicien David. M. Méry, le principal auteur du livret (1), est un de ces bardes quand même qui manient l'extase et le rythme avec une

(1) M. Méry publia, dans le temps, un Herculanum (voir ses *Mélodies poétiques*). — A. V.

facilité byronienne, et, bien qu'il y ait encore plus de science et de talent peut-être que de lyrisme dans la conception d'*Herculanum*, il lui revient sincèrement une bonne part de notre enthousiasme.

La musique de l'auteur du *Désert* est douce et brillante, pleine de sereines tristesses. L'ampleur du caractère de son talent vient, selon nous, des trois grandes qualités qui constituent les maîtres : simplicité de transitions, suavité de mélodies, étude consommée dans la résolution des accords. Avec lui point de ces élans qui vous précipitent, fort sagement du reste, de la vision dans la réalité. M. David amène les motifs, groupe les voix, calcule ses effets d'orchestre de manière à souder dans leurs plus fines profondeurs toutes les phases de l'harmonie générale. Ainsi le rêve ne se discontinue pas; *Herculanum* est une grande mélodie, — magnifique parce qu'elle est une.

C'est de la forme allemande et italienne réunies par une puissante originalité. Le chœur des chrétiens, au deuxième acte :

Roi du ciel, maître de la terre, etc.

est grandiose. Les contralti, soutenus par des chœurs de basses, s'accordent dans une prière souveraine. Beethoven eût signé cela de toute son âme. Le duo du pardon, au quatrième acte, la cantilène accompagnée par un murmure de voix, au loin :

Je veux aimer toujours dans l'air que tu respirez, etc.

la romance du premier acte :

Dans une retraite profonde, etc.

sont des morceaux enchanteurs. Tout, dans *Herculanum* est marqué de l'inimitable sceau du génie. Aux dieux, soi-disant immortels, ne plaise que nous ayons l'idée de disséquer les mesures pour y chercher de vagues reminiscences. Nous trouvons d'une sévérité grande, mais

injuste, les signalements imaginaires des défauts qu'on a bien voulu prêter à Félicien David. La partition sous les yeux, nous pensons que cette œuvre ressort tellement du siècle, qu'ils valent, au plus, un sourire.

L'œuvre est jugée d'ailleurs : il n'y a plus à revenir sur le verdict que tant de consciences expertes ont si dignement prononcé depuis six mois. Nous nous abstenons donc, très modestement, d'énumérer toutes les splendeurs de cette grande page, pour ne point tomber dans des redites.

Passons maintenant du rêve, — puisque nous avons essayé de définir par ce mot l'idéal des choses ensevelies que la musique fait revivre fugitivement, — passons à la réalité s'il en fût, à Mlle Vestvali.

Dans l'étendue de sa voix de contralto, il n'y a pas le moindre son d'enfant de chœur; elle donne le *sol* et le *fa* grave à *pleine poitrine*; — sa diction, singulière, mais presque toujours juste. — Un peu plus de vibration ajouterait aux charmes de sa voix. Nous ne pouvons que prévoir beaucoup de souplesse, n'ayant entendu que des phrases musicales. Seulement le timbre de son *medium* s'assourdit et se voile quelquefois, lorsqu'elle n'attaque pas la note avec une plénitude soudaine; nous n'en savons pas la raison. Mlle Vestvali chante, avec trop de sûreté (autant qu'il nous a été permis d'en juger par les bouts de vocalises d'Olympia) pour s'être jamais causé de dommage en voulant poser trop sa voix dans les notes hautes de l'octave supérieur; elle a trop de puissance et de fraîcheur au fond de son organe pour que ce soit fatigue ou faiblesse : c'est donc peut-être inexactitude de méthode, ou peut-être aussi indisposition passagère. A coup sûr, c'est l'une ou l'autre de ces deux suppositions.

Car il serait difficile de croire, en voyant marcher Mlle Vestvali, qu'elle était émue, ou qu'elle ne voulait pas déployer toutes les ressources de son splendide re-

gistre, dans un rôle si ardemment créé par Mme Borghi-Mamo.

Cependant sa superbe façon de dire le grand air du premier acte :

Les convives joyeux boivent à coupe pleine!...
Les liqueurs d'Orient s'épuisent au festin,
En mon honneur. — Approche!... etc.

Et le reste de la chanson à Bacchus a enlevé son début au milieu de sincères applaudissements. Elle a chanté avec goût et entrain :

Non, non ! regarde-moi... ce n'est pas un mensonge.

Mais ce qui nous a frappé, ce sont les désordres de gosier dans la *Malédiction* du quatrième acte. Ces vingt ou vingt-cinq mesures nous ont fait entendre une âme dans cette gorge : soit spontanéité, soit hasard, soit étude, elle les a dites avec une vérité tragique et une sonorité d'organe qu'elle n'avait pas encore dévoilées.

Somme toute, Mme Vestvali sera bientôt une renommée.

Si déplaçant la question, nous regardons ce rôle dans son point de vue purement plastique, nous dirons que Mme Vestvali est trop belle pour être Olympia. Voici la saine explication de cette nuance.

Nous sommes à Herculanum : ce sont des lieuteurs, des richesses, des draperies, des Bacchanales sous les sphynx tumultueuses, des torches, des satyres, des chants, des coupes, des fleurs et des esclaves (et, soit dit en passant, tout cela est d'un magnifique naturel); bien. Voici maintenant la reine Olympia. Cette femme a-t-elle la beauté fatiguée, les lignes atténuées et fébriles, les teintes pâlies d'une courtisane du monde antique, habituée aux excès, aux nuits de fièvres et d'ivresse, en un mot, aux épices terribles que mettaient les grandes insensibles dans leurs amours, leurs luxures et leurs voluptés. Pour

vez-vous localiser sur ce front et ces tempes de marbre, dans ce regard et dans ce maintien, une science raffinée de la vie? Cette reine est-elle capable d'éprouver comme son modèle Cléopâtre les palpitations lascives de certains suicides? Aux heures de délire, a-t-elle compris que la mort n'était qu'une esclave comme les autres, et la souffrance qu'une suprême ressource? Point. Nulle trace du plaisir n'assombrit cette sérénité. Nulle désillusion solide, dans ce beau sourire. Elle commence, elle en est à son premier festin : elle a bonne santé. Rien de glacial sur ces chairs à la Rubens, sur ce torse de Michel-Ange! S'il était permis dans une simple critique musicale, nous dirions que Mme Vestvali passe très souvent sa langue sur ses lèvres par un mouvement qui, dans une Olympia réelle, serait d'une chatterie sinistre, mais qui est chez elle la manifestation de l'orgueil satisfait.

Un dernier mot.

Lorsque sa Locuste plus ou moins cuivrée présente à Helios, devant le trou complaisant du souffleur, la coupe aux aromates tout-puissants, Mme Borghi-Mamo semble connaître un peu le fond de cette coupe : Mme Vestvali s'en étonnerait peut-être...

Quoi qu'il en soit, malgré l'immense talent de ces deux cantatrices, nous pensons que ni l'une ni l'autre n'a réalisé le type d'une de ces faibles filles, d'une de ces faibles reines des villes éteintes, qui savaient si voluptueusement et si courageusement mourir.

Mme Gueymard a produit encore un plus grand effet dans le rôle de Lilia qu'elle ne l'avait fait l'hiver dernier, et son triomphe comme comédienne et comme chanteuse a été salué par d'unanimes acclamations. Jamais vierge chrétienne ne lança vers les voûtes étoilées des notes plus pures et plus émues, et ne foudroya le païen impur avec des accents imprégnés de plus de dégoût et d'horreur. Et, lorsque ravissant son âme à la terre, le néo-

phyte qui brûle de mourir pour sa foi veut arracher au culte des faux dieux celui qu'elle aime et sans lequel le ciel même serait vide pour elle, Mme Gueymard a trouvé des notes de la plus suave éloquence. Sa voix de cristal n'a jamais vibré plus harmonieusement que dans le duo du Pardon au quatrième acte, où la cantatrice s'est surpassée elle-même et a atteint presque au sublime.

Quant à Gueymard, qui jouait pour la première fois le rôle d'Helios créé par Roger, il a étonné ceux mêmes qui comptaient le plus sur son talent. En voici la cause : on était tranquille pour Gueymard dans les passages où il s'agissait de déployer de la vigueur, de la force et de lancer à pleine poitrine la note qui entraîne et soulève la salle, mais pour les morceaux où la suavité de la voix devait en remplacer la largeur et l'étendue, on attendait. Eh bien ! c'est justement au service de ces mélodies amoureuses, de ces phrases pleines du trouble de la passion, et ces cantilènes qu'efféminisent encore la langueur et l'ivresse des sens que Gueymard a mis le mezzovoce le plus harmonieusement voilé qu'on ait entendu sortir de sa poitrine. Son succès a été complet et a excité non seulement l'enthousiasme général, mais provoqué même les applaudissements de M. Félicien David qui, placé dans la loge du directeur, suivait d'un œil investigateur l'exécution de son œuvre.

M. Obin jouait Nicanor, le démon de la pièce. M. Obin est un agréable chanteur de salon dont la voix ne manque pas de charme quand elle se tient dans les registres élevés, mais dès que le Satan d'Herculanum veut descendre aux notes basses, c'est autre chose, on se prend à regretter que M. Belval ne vienne pas lugubrer cette partition avec sa voix si belle, si puissante et si bien timbrée.

Conclusion : La partition d'*Herculanum* nous a paru plus belle cette année que l'autre. C'est le privilège des grandes et belles choses de rajeunir avec le temps.

« IL TROVATORE » AU THEATRE ITALIEN

Il serait permis de dire, à cause de *l'intrigue* principale du *Trovatore* : c'est un opéra de circonstance. Nous laissons aux habitués du Palais de Justice le soin d'apprécier le mérite de ce rapprochement : — pour nous, *il Trovatore* sera toujours un opéra de circonstance.

M. Tamberlick poussait des notes à donner le vertige à M. Godard lui-même, dans la romance du premier acte et dans l'andante du *Miserere*. Nous ne jouissions pas, l'autre soir, de sa belle voix, le dieu Plutus ne lui ayant point fait ces loisirs, à ce qu'il paraît : nous avons un débutant, M. Giuglini; nous le nommons ainsi, parce qu'un critique très lu a mis de l'opiniâtreté à l'appeler : *rara avis*.

A part le quatrième acte, qui est une des plus belles pages de la musique humaine, le *Trovatore* est une complainte dont les airs, les chœurs et les duos sont écrits, la première phrase en *mineur* pour retomber en *majeur* quelques mesures après. Ce serait plein de désagrément, si Verdi n'eût évité cette catastrophe par un trait de génie. La partition, presque d'un bout à l'autre, est en mouvement de valse ou de polka. — Strauss a composé quelque chose là-dessus, et vous dansez, sans y prendre garde, sur ces *motifs* : une femme et un enfant brûlés, le glas, le poison, *Miserere*, etc. — Nous trouvons que les sautillements de l'orchestration, durant le récitatif sépulchral d'Angelini, sont empreints de scepticisme. La légèreté des airs accompagnés par des trémolos fantastiques, ou des accords presque toujours plaqués, donnent à l'œuvre de Verdi ce cachet d'étrangeté qui saisit toujours dès la première audition. — Nous vous le répétons, ceci n'est applicable qu'aux trois premiers actes, le quatrième étant au-dessus des éloges et des critiques possibles. — Là, toute modulation, toute nuance, entraîne, émeut, captive pro-

fondément : rien n'atténue le funèbre concert de la symphonie sublime du *Miserere*. — Le duo haletant de Léonor et du comte de Luna, la chanson bohémienne, l'espèce de strette, ou plutôt de râlée, qui accompagne si tragiquement la scène de l'agonie, font de ce quatrième acte un oratorio.

Voulez-vous, dans une certaine mesure, concevoir la valeur véritable d'un maître ? Écoutez ou lisez ses derniers actes ; là, presque toujours, se condense l'inspiration. C'est le dessert musical. — Si le talent ne débordait pas dans tous ces beaux airs, nous dirions que le secret de ce parti pris singulier de faire des antithèses, durant les trois premiers actes, est d'avoir voulu que le *Miserere* se détachât et ressortît puissamment au quatrième acte.

Avant de vous entretenir du débutant, M. Giuglini, et de Mme Cambardi, nous parlerons d'abord, s'il vous plaît, de Mme Borghi-Mamo.

La grande artiste, malgré l'exemple, n'a point éraillé son concerto dans l'Académie impériale. Les casse-voix, les enflures de la méthode parisiennement criarde, les créations fatigantes, comme celles de la *Magicienne* et d'*Herculanum*, le fracas de l'orchestre de l'Opéra qu'elle couvrait en se jouant, les difficultés de diction, elle s'est pliée à tout ; rien n'altère la pureté mordante ni la douce vibration de sa voix. *Il Trovatore* a été joué deux jours de suite, et deux fois la zingare au visage cuivré, la *diva*, la cantatrice, la vraie *Preciosa* du rêve de l'immortel Weber, s'est montrée avec le même triomphe et la même sérénité.

Quand on songe que, dans le moindre son filé, dans le moindre trait, dans les nuances de son chant, il y a tant d'étude, de talent et de science musicale ; quand on songe à quel prix, à quels travaux, elle doit les inépuisables trésors de fraîcheur qu'elle prodigue avec insouciance, à chaque représentation devant n'importe quel

public; et que l'on pense à certains comptes rendus émanés de béats quelconques où il est trouvé tacitement naturel que la grande Borghi-Mamo fasse passer de tels moments, au lieu de s'en aller comme beaucoup d'autres, loin de fades applaudissements, chercher des ovations toujours nouvelles dans les pays où l'on se sent encore vivre, on conçoit avec mélancolie que l'admiration et l'enthousiasme sont, dans la capitale du monde, un feu de paille de courte durée. — Il fait bien vite place à une sorte de sentiment morne et bâtard qui tient du *spleen* et de l'habitude de dire *bravo* du bout des gants. — La nature de ce dandysme ou de ce savoir-vivre nous semble de mauvais aloi. Si Mme Borghi-Mamo, Mme Gueymard-Lauters et Mme Alboni faisaient — par plaisanterie — une *fugue* assez prolongée, cela produirait cependant un vide, pensons-nous, sur nos scènes musicales.

Si, pour d'aucuns hilares, s'exalter devant une noble artiste s'appelle : « illusions! » il est, Dieu merci, des esprits à de certaines allures qui nomment le contraire: envie, impuissance ou myopie; trio devant lequel nous ne nous exalterons jamais.

M. Giuglini, que sa renommée précédait, nous a semblé d'un visage avenant. Sa belle voix de ténor est d'un *medium* un peu trop pur : c'est-à-dire qu'il enveloppe quelquefois la note dans le creux de sa langue; cela produit des sons trop *mats*. — Belle voix, cependant! Sa manière est sympathique. Il dit la phrase avec une extrême douceur et un sentiment réel : la seconde fois, il se ressentait un peu, dans les notes élevées, de la fatigue de la veille. Il a l'habitude de pencher un peu la tête de droite à gauche et *vice versa*, en faisant osciller sa poitrine : c'est un défaut, même aux Italiens. Il vaut mieux ne pas abuser de ces moyens extatiques. En un mot, il y a quelque chose de factice en lui, — mais il y a de la distinction et de l'âme : qualités rares chez les ténors modernes.

Mme Cambardi chante ingénument : son organe est jeune, sa méthode simple. Sa voix est d'un timbre argenté que n'ont pas encore assoupli les expériences du théâtre : c'est une cantatrice. Elle semblait un peu fatiguée dans l'air du *Miserere*, mais il est facile de voir que ce n'est pas une habitude chez elle. Les indécisions de son jeu font pressentir une actrice. Elle a dit, avec un charme tout particulier, la romance du premier acte. Elle a été rappelée deux ou trois fois et sérieusement applaudie. Nous aurions un conseil à lui donner : c'est d'être attentive, non pas comme une écolière, mais comme une artiste de conscience, en rejetant les arrière-pensées, lorsque chante Mme Borghi-Mamo.

Que dire de la sonorité constante et pure de M. Graziani? — La magnificence de son chant, la soudaineté méridionale de son geste, la douceur toscane de son accentuation, soulèvent chaque fois les bravos de la salle. Ayant dépensé pour Mme Borghi-Mamo nos expressions les plus sincères et nos louanges les plus vraies, il ne nous reste plus pour Mme Graziani que de dire comme toute la salle.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

LE LION ET SON JEAN-FILLE¹

III

LA GERMINETTE AUX FLEURS D'HIVER

Un simple bobo : d'ici trois jours, il n'y paraîtra plus. Ainsi en a jugé maman Solange; mais, pour l'heure, il y a cette petite enflure, ce bourrelet qui coupe le sourcil en travers. Et le gosse, tout pâle et tout honteux, voudrait bien pouvoir se cacher, ne pas aller à l'école.

En se levant, il avait jeté au dehors un coup d'œil peureux, et, du moins, il avait eu le soulagement de voir que la neige était presque toute partie. Boules et batailles avaient fondu. C'était le dégel, la boue liquide, le sale clapotis.

Allez, ouste, les paresseux qui se sont levés en retard! On voit bien que c'est lendemain de fête! En route, les jumeaux!... Sur le chemin, notre Lion portait haut le front, et il affectait de ne pas regarder son frère, car il le dégoûtait diablement, ce Jean-Fille grâce à qui la défaite était la sœur jumelle de la victoire, — cette ombre ridicule qui réglait son pas sur celui du Lion et qui, pour lâcher de passer inaperçue, baissait la tête plus qu'à l'ordinaire.

Devant eux, c'était plein d'écoliers, qui montaient par petits paquets de trois ou quatre, au claquement des sabots qu'on traîne à grandes et lourdes enjambées et qui donnaient aux enfants des allures de vieux.

(1) Voyez *Mercur de France*, nos 808 et 809.

Et voici qu'Emile entendit courir derrière, — un pas léger, léger, mais qui sonna terrible à son oreille inquiète. Et une forme arriva, le frôla, une mince silhouette de petite fille, toute frêle, toute mignonne. Elle s'arrêta devant les jumeaux, et Emile sentit ses yeux bleus, de grands yeux à la fois clairs et profonds, qui le regardaient au visage, — qui regardaient la blessure, sans doute. Il sentit plutôt qu'il ne vit, car il détournait la tête, dans l'étourdissement d'une confusion qui lui donnait la tremblote. Et il avait à peine vu qu'elle tenait quelque chose, qui soudain s'approcha et toucha la main du pauvre gosse. Il la recula, d'un geste craintif. Mais une autre main, menue et fine comme une caresse, prenait la sienne qui se sauvait, la prenait et la forçait de prendre ce quelque chose, qui se révélait très doux au toucher.

Alors, il osa regarder. Il avait un gros bouquet dans la main et, devant eux, la petite s'enfuyait vers l'école. Elle s'enfuyait, si légère et si adroite que ses pieds, effleurant les pierres, ne faisaient pas, malgré les flaques, sauter une seule goutte de boue.

Emile était resté saisi, stupéfait. Une apostrophe moqueuse de son frère le réveilla.

— Eh bien, quoi? T'as jamais vu de fleurs? Tu connais pas la Germinette? Qu'est-ce que t'as à bayer en la regardant courir? T'as pas même été capable de lui dire merci. Fallait l'attraper et l'embrasser, imbécile!

Il savait ça, lui, notre Lion, et pourtant il n'avait que onze ans, mais il avait su profiter des leçons du parrain. Pendant ce temps, la petite avait disparu, et le triste Emile paraissait tout bête, avec ce bouquet dans sa main qui tremblait, — ce bouquet, réunion de tiges vertes, fines et frémissantes, qui portaient de petites boules jaunes (c'étaient leurs fleurs), et qui formaient ceinture autour d'une rose, épanouie au milieu, une rose immense, mais pâle, très pâle, d'une pâleur comme étonnée d'être là, dans ce morne hiver. Emile regardait les tiges qu'il

ne connaissait pas, la rose qu'il connaissait, mais qui lui faisait l'effet d'un miracle.

La maison d'école, la cour avec ses groupes d'enfants, le chemin fermé de palissades entre le côté filles à droite et le côté garçons à gauche ! Emile coule vers le côté filles des regards timides et furtifs. Il aperçoit des tas de petites figures animées par le jeu, et il s'imagine qu'elles rient de lui. Mais où est Germinette ? Invisible.

Chez les garçons, près de la barrière, deux écoliers se tiennent, les bras passés autour des épaules l'un de l'autre, en bons frères, bavardant, se ricanant dans le nez : c'est la Taupe et le Loup-Blanc. Là-bas, à l'autre bout, sous les préaux, les gars de Pierredure étaient massés en un groupe et regardaient. Le Lion eut une impulsion brusque.

— On lui a donné ça à garder.

Et, d'un geste rapide, il enleva le bouquet. Emile jeta un cri. Une épine de la rose, une toute petite dent aiguë qu'il n'avait pas sentie encore, et qui transparaissait à travers les tiges vertes, venait de tracer le long de son doigt un sillon, soudain pourpre.

Le coup de sifflet du maître. « En rangs ! » Notre Lion entre hardiment dans la classe avec son bouquet, il le pose devant lui, sur le pupitre. De toutes les places, les gosses se montrent les fleurs singulières. Et le Lion dresse son torse comme le triomphateur romain, tandis qu'à côté de lui le Jean-Fille, ayant étalé un cahier de devoirs, se penche dessus, à le toucher du nez, pour dissimuler la cicatrice.

Mais la leçon commence. Surprise ! L'instituteur se lance dans un cours d'instruction civique, qui d'ordinaire n'a lieu que dans l'après-midi. Il faut être des citoyens sociables, de bons camarades, éviter les disputes... Emile se courbe un peu plus. Il lui semble que les yeux du maître d'école le visent à chaque phrase, et le bourrelet lui pèse au sourcil comme un œuf de dinde. L'ins-

tituteur s'exalte, fulmine contre les querelleurs, appelle sur eux les châtiments exemplaires. Le Jean-Fille est littéralement aplati sur le pupitre.

— Emile Persaud, parlez-nous de la fraternité!

Il est forcé de se lever, tous les yeux braqués sur lui, ceux du maître le considérant avec une fixité terrible. Lui, le bon élève, comme il barbote! Rien que des mots sans suite. L'instituteur le laisse sur le gril pendant quelques minutes. A côté du patient, le Lion a pris sa rose et respire, avec un air de dédain choisi, le parfum de la gloire.

— Asseyez-vous! dit sévèrement le marchand d'esprit. Et tâchez de profiter un peu mieux des leçons qu'on vous donne!

Le digne homme à présent est parti dans un discours sentimental sur la Fraternité, et il finit par un couplet magnifique, une ronflante envolée prudhommesque, dressé à son bureau, planant sur la salle et toujours contemplant Emile, comme s'il n'en avait qu'à lui. C'est sûr, il a eu vent de la bataille, et, lui aussi, il prend pour type du coupable celui que le stigmatisme dénonce.

On entend un gloussement étouffé. D'ironie? D'approbation? Il vient d'échapper au Loup-Blanc. Le drôle a quitté sa place pour aller tenir compagnie à Jacquin, qui s'ennuyait, le pauvre, seul au dernier pupitre, au fond de la classe; et les deux coquins font là l'image la plus touchante de la Fraternité.

Enfin, c'est fini. On passe à la leçon de grammaire. Puis vient la récréation d'un quart d'heure. Le Lion attrape son bouquet. Emile suit en reniflant, mais son nez n'attrape rien; il ne fallait pas laisser échapper la rose. Le Jean-Fille n'a que la compensation de caresser à son doigt la trace de l'épine.

Tous les écoliers entourent le Lion, — ceux du bourg, ceux des villages. Même ceux de Pierredure tournent autour de lui en zientant. Et tout d'un coup, Emile a

l'étonnement de voir les combattants de la veille se parler avec des mines attendries. Est-ce la leçon sur la Fraternité qui opère, ou le touchant exemple de la Taupe et du Loup? Mon Dieu, c'est tout simplement qu'on ne peut pas toujours se battre, que le ciel lui-même, en fondant la neige, a mis fin à la guerre et que ces gosses font sagement comme les hommes qui, lorsqu'ils ont échangé quelques coups de poing sur la route, vont échanger quelques coups de vin au cabaret.

— Où que t'as pris ça?

— C'est un cadeau qu'on m'a fait... à cause d'hier.

Les nez de Pierredure s'allongent un peu, mais les cœurs de Pierredure sont réconfortés par la bonne cicatrice du Jean-Fille. Elle proclame que tout de même on a eu sa revanche. Il se tient à l'écart plus que jamais, le Jean-Fille. Il flaire avec méfiance cette fraternité; il soupçonne qu'elle n'est pas pour lui. Et, par son attitude, c'est lui qui se met visiblement en dehors d'elle.

Mais qu'est-ce que son instinct nerveux et inquiet perçoit, qui rôde dans l'air? Des chuchotements, des ricanelements, des... Quoi?

— Pas possible! C'est vrai qu'il en a pas?

— Non, il en a pas! Demande-z-y, s'il en a! Tâte-z-y un peu, pour voir!

Emile se retourne. Ils sont là derrière lui une quinzaine, des grands, des petits, du bourg, des villages, et au milieu les deux enlacés, la Taupe et le Loup-Blanc. Et une étrange commotion secoue tout le Jean-Fille, car il n'a encore jamais vu sur des faces de gosses s'élargir un rire aussi crapule, ni dans leurs yeux flamber et s'écarquiller une joie aussi bestiale, même quand ils dépeçaient des insectes vivants ou lapidaient un chien malade.

Un silence de quelques secondes, pendant lequel toute la bande tient le Jean-Fille en joue sous ses regards luisants. Ah! comme son sourcil lui brûle! Mais non, ce

n'est pas là qu'ils visent, c'est plus bas. Et soudain, poussé en sourdine par le Loup-Blanc, Jacoquin-la-Taupe avance son gros museau porcin et crie à Emile dans le nez :

— Alors, c'est vrai que t'en as pas, toi?

— C'est le père de la Germinette, raconte Emilion dans le groupe d'à côté. On lui avait envoyé ce machin pour sa fête, de là-bas, du Midi, où qu'il a été un gros bonhomme, gros, gros, qui s'amusait avec les millions du gouvernement comme avec un tas de gobilles... Alors, il a dit à la petite : « Ce bouquet-là, je veux qu'on le donne au fils Persaud, celui qu'ils appellent le Lion. C'est un chic type, il l'a bien gagné. » Paraît que, hier soir, il a dit ça dix fois. « C'est un type pas ordinaire » qu'il disait à tout le monde. Et, à ce matin, la gamine m'a couru après. Moi, je voulais pas le prendre, son bouquet. Mais elle me l'a collé dans la main, et elle m'a tant prié, en me faisant des cajoleries, que, ma foi, pour leur faire plaisir...

Il a de la veine, ce Lion. Ainsi disent les mines sournoisement jalouses et admiratives, car ces petits paysans respectent et honorent, de tous leurs regards en dessous, quand ils le rencontrent, ce personnage qui, parce qu'il a joué avec « les millions du gouvernement comme avec des gobilles », porte un ruban rouge et des habits toujours neufs, ainsi que les « messieurs » de la Ville.

Mais quel potin à côté, quel chahut! Tout le groupe qui entourait Emile vient de faire explosion.

— Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!

Cela se chante, et se danse, et se saute, et se trépigne, et se glousse, et se miaule, et se jappe, et se hurle, et tourne et vire dans une ronde folle, autour de cet Emile qui n'a su que répondre, tout stupide, à l'interrogation ricanante de la Taupe :

— Quoi? Qu'est-ce que j'ai pas?

Sur quoi, au milieu de la tempête de huées et de rires, le Loup-Blanc s'est écrié en se tapant sur la cuisse :

— Ah! le sacré Jean-Fille! Ah! l'innocent! Il sait pas qu'il en a pas. Mais hier soir, quand ton père t'enlevait tout, Jean-Jean, tous les gars du bourg l'ont vu avec moi, que t'en avais pas.

Et, du geste, il en prenait plusieurs à témoin.

— Tu y étais-t'y, toi? Et toi, et toi? Et toi? Eh ben, v'z'avez vu, qu'il en a pas!...

— J'sais pas trop, moi; j'peux pas dire au juste, répondit un des interpellés.

— Ah! ben, en v'là une bonne! s'esclaffa le Loup-Blanc. Mais t'es le seul de ton espèce, mon pauv'gars. Où donc que t'avais mis tes quinquets, dis? T'avais p'être peur de voir! Tu baissais les yeux comme une 'tite *fumelle*, qui mène sa vache au taureau en revenant de faire sa première communion? Demande aux gars, aux vrais, s'ils ont vu!

Bien sûr qu'ils avaient vu : ces jeunes mâles n'avaient pas envie de passer pour des « petites *fumelles* ». Aussi, ils juraient vivement que le Jean-Fille, il « en avait pas ». Il fallut même que le Loup modérât leur zèle en précisant :

— C'est positif qu'il en a pas... c't-à-dire qu'il en a un semblant, mais c'est raté, c'est comme qui dirait un bissac où qu'il y a rien dedans.

C'est alors qu'une nichée de tout petits, qui écoutaient ces belles explications, se mirent à crier : *Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!* — et à le chanter, à le danser, à le sauter, à le trépigner, à le glousser, à le miauler, à le japper, à le hurler : *Il en a pas, le Jean-Fille, il en a pas!* — et à tourner et virer et faire autour d'Emile une sarabande folle. Et leur chemise sortait de leur culotte mal fermée, et la patte d'agneau sortait encore de leur nez trop proche du lait maternel; mais ces chérubins, transportés par le mystérieux instinct de l'animal primitif, savaient déjà mettre dans leurs voix cristallines la gouaille des grands et dans leurs yeux frais éclos le reflet

des cochonneries du monde. Et ils avaient des airs de porcelets angéliques et extasiés, parce que, s'ils ne comprenaient pas ce qu'ils disaient, ils sentaient que c'était bête, sale et méchant, fait pour torturer un être... Et ils jouissaient, ravis.

Emile, prisonnier de la tournante galopade, chercha du regard un secours, son frère. Il le vit au loin, tout près de la palissade de l'allée qui séparait les filles des garçons. Elles étaient aussi en récréation, les filles, et l'on apercevait des vols de jupes. La main gauche du Lion agitait en l'air son bouquet, sa droite envoyait un baiser. Emile ferma les yeux. Le maître siffla. On rentrait.

A onze heures, quand l'école sortit, Emile s'enfuit sans attendre son frère : c'était la première fois.

Arrivé au logis, il vit un peu après, par la porte vitrée du magasin, son frère et le bouquet qui traversaient la place et filaient tout droit à la maison du gendarme. Presque aussitôt, Emilion vint, au seuil de la boutique, crier qu'il déjeunait chez le parrain, et il repartit comme une flèche. Papa bon clerc gémit, flairant la soulerie, et se calma en reniflant l'héritage.

Emile, lui, déjeuna fort tristement, puis se remit en faction dans la boutique, guettant le retour de son frère. Il attendit, il attendit jusqu'à une heure moins dix. Papa était retourné faire le bon clerc, maman était occupée à marchander avec une bonne femme. Emile se décida, courut chez l'oncle, les épaules basses; il ouvrit timidement la porte, se glissa dans le couloir, et il entendit la grosse voix joviale du brave Lechorgnat, dans la pièce à gauche, où avait lieu le festin. Dans la cuisine, au fond du couloir, la bonne (le laideron, qui n'embellissait pas en vieillissant) était en train de verser dans le filtre l'eau bouillante du café. Elle répondit brusquement au petit :

— Oui, ton Lion est là, ils en sont aux liqueurs.

Elle prit la cafetière, ouvrit la porte de la salle à manger, et la première chose que vit Emile, c'est le bou-

